



BRABANT

REWISBIQUE
Archives

14

2



42^e Foire Internationale de Bruxelles Confort Ménager 16-27 avril 1969

accès réservé aux acheteurs professionnels les 16-17-18- avril

APPAREILS ELECTROMENAGERS, RADIOS, TV - ALIMENTATION - APPAREILS DE CUISINE, CHAUFFAGE - MEUBLES DE CUISINE, PRODUITS D'ENTRETIEN ET D'HYGIENE, APPAREILS SANITAIRES - AMEUBLEMENT D'INTERIEUR ET DE JARDIN, DECORATION DU HOME - PETIT OUTILLAGE, ARTICLES POUR LE BATIMENT - MACHINES A COUDRE ET A TRICOTER - DEFILES DE MODE - PHOTOGRAPHIE, CINEMA - PAPETERIE, EDITIONS, ARTS GRAPHIQUES - ARTICLES POUR ENFANT - PARTICIPATIONS OFFICIELLES BELGES ET ETRANGERES.

RENSEIGNEMENTS : PALAIS DU CENTENAIRE - BRUXELLES 2 - TEL. 78.48.60 - TELEX 23.643.

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Présentation : Georges Van Assel

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : J.-E. Goossens, S.A.

Photogravure : Lemaire Frères

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 30 F. Cotisation : 150 F. Etranger : 170 F.

Siège : 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.

Tél. : (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h. à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 250 F (pour l'étranger 290 F) au C.C.P. : 3857.76.

Pour une politique touristique des 3 B, par Maurice-Alfred Duwaerts	2
Pâques, par Maurice Carême	4
L'église Notre-Dame d'Alseberg, par Raymond Betz	6
Entretien avec Paul Haesaerts, par Berthe Delépinne	13
Brussegem, par Emile Poumon	20
La chapelle de Notre-Dame de Foy, à Loupigne, par J. de Kempeneer	24
Philippe Denis, par Jean Germain	30
Flâneries dans Saint-Josse-ten-Noode, par Joseph Delmelle	35
De Soignes à la Sainte-Baume, par Gilbert Ninanne	40
Tirlemont, ville blanche, par Paul Dewalhens	42

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Pâques : Hubert Depoortere; Eglise Notre-Dame d'Alseberg : A.C.L. et Georges de Sutter; Entretien avec Paul Haesaerts : Original Photo Print (Copyright : Jacques J. Halber) et A.C.L.; Brussegem : Hubert Depoortere; Chapelle de Notre-Dame de Foy : J. de Kempeneer et Georges de Sutter; Philippe Denis : Fernand Antoine et Philippe Denis; Flâneries dans Saint-Josse-ten-Noode : Hubert Depoortere et Michel Delmelle; De Soignes à la Sainte-Baume : Gilbert Ninanne et Georges de Sutter; Tirlemont : Bibliothèque Royale de Belgique, A.C.L., Acta, Georges de Sutter et Simon Tilkens.

Couverture : Le château de Houtain-le-Val (Photo : le Berrurier).

Pour une politique touristique des 3 B

par Maurice-Alfred DUWAERTS

TELLE pourrait être la conclusion d'une journée de travail intensif, d'exposés fouillés et de discussions fécondes.
Qu'est-ce à dire ?

Le lundi 3 février 1969, Monsieur Bertrand, ministre des Communications et du Tourisme, a poursuivi par une visite en Brabant ses contacts avec les autorités régionales. Notre ministre du Tourisme est un homme positif. Au cours d'une réunion de travail, tenue fin 1968 à Val Duchesse, groupant les responsables de l'économie touristique au niveau de l'Etat et des Provinces, il avait décidé qu'il se rendrait dans chaque province en compagnie des fonctionnaires de son cabinet et du Commissariat général au Tourisme, pour y examiner les problèmes spécifiques à chaque région. A l'heure actuelle, Monsieur Bertrand a pratiquement terminé son tour de Belgique et son cabinet aura recueilli tous les éléments valables pour établir enfin une politique touristique vraiment nationale. Car, ne perdons pas de vue, et le ministre en est parfaitement conscient, que l'entité Belgique est une seule et même région touristique dans le contexte de l'Europe occidentale. Il est parfois bon de rappeler des évidences. Notre pays n'est-il pas grand comme un mouchoir de poche... Autre évidence, l'industrie du tourisme vient en troisième position (1) dans notre pays et c'est avant tout une industrie de services. Malheureusement, ce fait n'est pas suffisamment connu chez nous. Les Belges, en général, n'ont pas encore pris conscience de ce phénomène et nous en sommes encore, hélas, à l'ère du tourisme de « grand-papa » !

La conclusion a été tirée il y a quelques mois par William F. Prigge, vice-président du Hilton International, au cours d'un séjour dans notre pays : « Si elle mettait mieux en valeur ses richesses touristiques, la Belgique serait un paradis du tourisme international ». A nous de méditer ces paroles... Il faut mieux « vendre la Belgique », et d'une manière concertée et intelligente. D'où le titre de cet éditorial. Nous l'avons repris du discours improvisé prononcé par notre président, Monsieur Philippe Van Bever, député permanent du Brabant, en fin d'après-midi du 3 février, en réponse au discours de Monsieur Bertrand. De quoi s'agit-il ? « Pour une politique touristique des 3 B, oui, d'accord » affirmait-il. Des 3 B ? Mais voyons, n'avez-vous pas deviné ? Les 3 B : Bruxelles-Brabant-Belgique. Les 3 B doivent établir une politique touristique commune, suivant des conditions nouvelles, à étudier en commun, cela va de soi. Ce faisant, il nous semble que notre président a parfaitement défini l'objectif à atteindre. Pour cela, il faudra beaucoup de bonne volonté et beaucoup d'argent. Mais hors de cela, point de salut pour l'économie touristique de ce pays.

Que la Députation permanente du Brabant ait pris conscience du problème, que Monsieur de Néeff, notre Gouverneur, son président, et Monsieur Swartebroeckx, son greffier provincial, en soient tombés d'accord et décidés à poursuivre les études en vue d'arriver à un résultat concret, voilà, nous semble-t-il, un premier élément d'optimisme raisonnable. Que Monsieur Bertrand et ses hauts fonctionnaires cautionnent de leurs poids, de leur expérience, de leur énergie et de leurs moyens, cette nouvelle politique, voilà un deuxième élément d'optimisme.

Mais il y a pour la Communauté bruxelloise un nouveau départ à prendre. Reçu le 3 février au matin à l'Hôtel de Ville de Bruxelles par Monsieur Cooremans, président du Conseil Supérieur provisoire de l'Agglomération bruxelloise, Monsieur Bertrand, ministre du Tourisme, dont c'était la première visite officielle en cette qualité et qui était accompagné notamment par Monsieur Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, a entendu un exposé de Monsieur Jean De Broux, administrateur-délégué du Centre d'Information de Bruxelles. Cet exposé, remarquable par le sérieux des études préalables, était charpenté à souhait et a produit une grosse impression sur l'assistance.

Notre intention n'est pas d'analyser ici ce volumineux document de travail. Retenons cependant une réflexion émise par l'orateur dans son préambule : « J'ai lu avec attention les suggestions, les remarques

fondées de certaines personnalités particulièrement qualifiées et de journalistes avertis, et aujourd'hui je dois bien conclure avec eux que la communauté bruxelloise n'a pas encore parfaitement mérité le titre de « Carrefour de l'Europe » que d'aucuns lui ont décerné, entre autres parce qu'elle avait été choisie par les Six comme siège provisoire des institutions européennes ».

Pourquoi ? Parce que, à ce jour, seule la Ville de Bruxelles a tenté de se donner un organe de promotion touristique. Au surplus, ce n'est que depuis 1968 qu'elle a consenti un effort financier sérieux en faveur du Centre d'Information de Bruxelles. Mais ce n'est pas au niveau de la seule Ville de Bruxelles que ce problème doit être étudié. Il faudra que demain, et c'est la conclusion du débat de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, le Conseil Supérieur provisoire de l'Agglomération bruxelloise prenne le taureau une bonne fois par les cornes et décide de se donner un organe valable de promotion touristique pour la Communauté bruxelloise, organe qui doit être doté de moyens financiers puissants.

C'est d'abord à la Communauté bruxelloise de faire la preuve qu'elle est bien une « communauté ». Il faut en finir une bonne fois, en cette matière, avec la politique à courte vue. Et qu'on ne vienne pas nous rétorquer « difficultés financières ». Il suffit de vouloir pour pouvoir. « Aide-toi, le Ciel t'aidera », et cet adage est véritablement de mise en l'occurrence.

Quand ce stade décisif sera franchi, les deux autres B seront placés devant leurs responsabilités, mais nous savons déjà qu'à ce moment il n'y aura plus de problème. Au Conseil Supérieur provisoire de l'Agglomération bruxelloise de jouer. Il a une belle partie à gagner.

Après sa visite à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, le ministre se rendit au Gouvernement provincial du Brabant où il fut accueilli par Monsieur le Gouverneur et notre Président, entouré des autres membres de la Députation permanente et des hauts fonctionnaires de l'administration provinciale.

Car si l'agglomération a ses problèmes, notre Province a les siens qui ne sont pas moindres. A commencer par la sauvegarde de ses sites et monuments pulvérisés par les Bulldozers prémonitoires de maux encore plus grands; l'emprise de routes toujours plus larges au travers de lotissements et un seul arbre comme témoin final !

Durant tout un après-midi les problèmes du Brabant furent exposés au ministre qui définit sa politique touristique, soulignant combien il était conscient du rôle considérable joué par le Brabant et Bruxelles dans le mouvement touristique de notre clientèle étrangère. N'est-ce point cette Province qui fournit à elle seule le tiers des nuitées d'étrangers ! Il souligna le phénomène de la progression spectaculaire des nuitées américaines qui passent de 161.520 en 1959 à 340.380 en 1967 ! Dépassant les problèmes de la capitale qui, dit-il, doit disposer de l'infrastructure nécessaire pour remplir sa tâche, mais doit prendre enfin une conscience réaliste de la situation dans laquelle l'actualité la place et de son avenir touristique comme ville d'art exceptionnelle et capitale européenne, il s'attarda à étudier avec le Comité de Coordination de la Province les problèmes d'équipement touristique plus spécifiquement brabançons. Le ministre insista sur l'importance exceptionnelle que revêt le tourisme pour notre économie. Il est urgent que les Belges s'en rendent compte et y consacrent les investissements adéquats. Il faut aussi que notre politique touristique soit à l'échelon européen et que tous les pays prennent un certain nombre de mesures en vue d'harmoniser leurs politiques (par exemple la classification des terrains de camping, les installations hôtelières, la réglementation au sein des centres de loisirs, l'heure d'été, etc.).

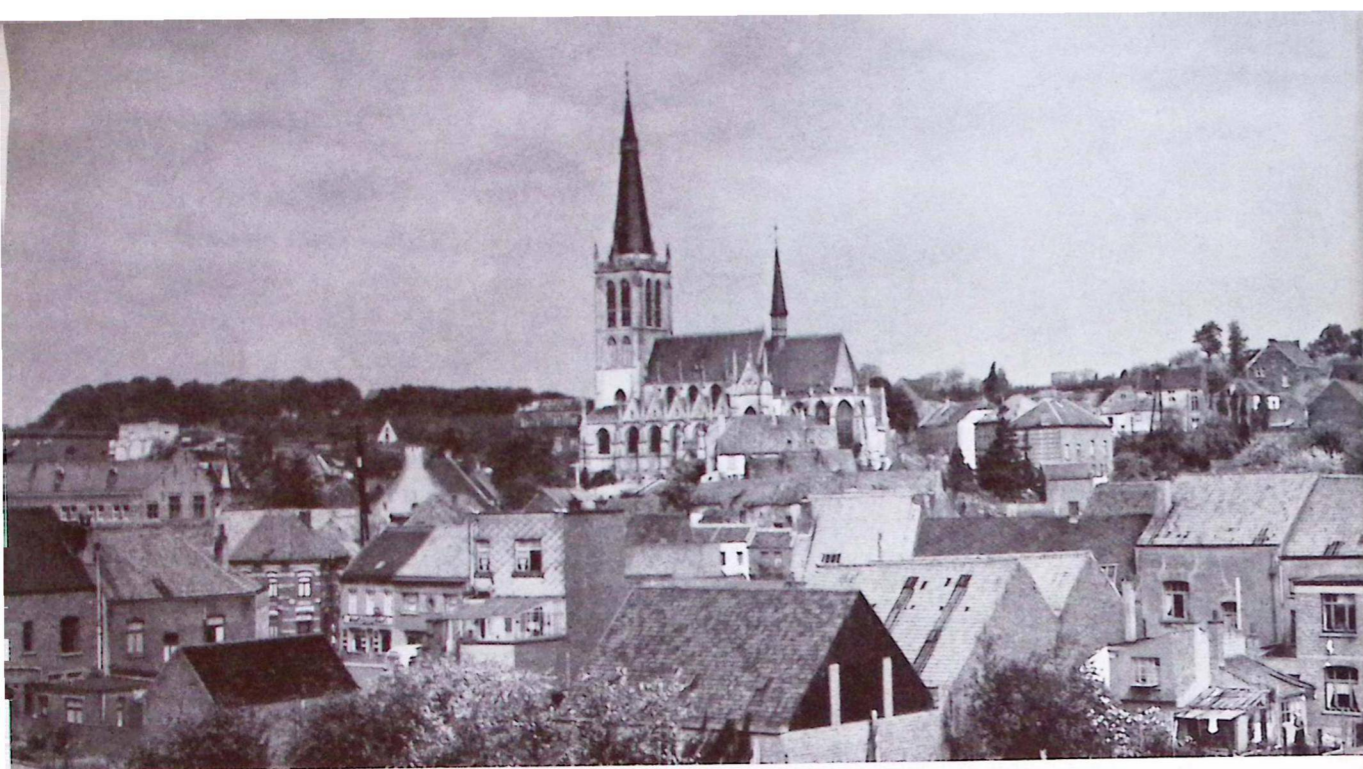
Pour terminer, le ministre insista sur l'augmentation du temps consacré aux loisirs et la nécessité d'élargir la politique en matière de tourisme social.

Notre Président présenta alors les suggestions de la Fédération touristique du Brabant, rencontrant précisément les préoccupations ministérielles. Le programme d'action du Brabant (propagande, équipement et infrastructure de nouveaux centres de loisirs, aménagement convenable des sites, le balisage d'itinéraires, l'amélioration de l'infrastructure hôtelière de niveau moyen, la promotion de l'hippotourisme, nouveaux dépliants, etc.) fut ainsi largement exposé, discuté et approuvé par le ministre.

Mais, il faut le souligner comme le fit Monsieur Van Bever, cette nouvelle politique de la Province doit servir à la fois les intérêts de Bruxelles, mais aussi ceux du Brabant et de la Belgique. Il faut que les 3 B travaillent ensemble pour l'intérêt de tous.

Il est temps qu'ils se mettent à l'ouvrage.

(1) Les dépenses effectuées par les touristes étrangers en Belgique (non compris leurs frais de transport) ont été en 1966 de 11,5 milliards de francs belges; en 1952, elles étaient de 6,8 milliards (Banque Nationale de Belgique, repris dans le document du CEPES, 6^e année, 1967, n° 5, page 6). On peut raisonnablement penser que le nombre de touristes étrangers augmentant dans des proportions toujours constantes, le montant global de ces mêmes recettes atteindra en 1970 le chiffre de 15 milliards de nos francs.



L'Eglise Notre-Dame d'Alsemberg

par Raymond BETZ

COQUETTE et riante bourgade d'environ deux mille habitants, sise à deux lieues de Bruxelles et de Hal, presque à l'orée de la Forêt de Soignes, Alsemberg doit son nom à l'absinthe (alsem) car la légende (nous verrons qu'elle est tenace) veut que l'église ait été construite sur une colline (berg) dont les flancs offraient en abondance la plante qui fournit l'absinthe.

I. — HISTOIRE

Le premier document qui fasse mention de la localité est un cartulaire de 1134. On y trouve mentionné qu'à cette époque, le duc Godefroid III le Barbu fit don à l'abbaye du Saint-Sépulcre à Cambrai (Nord) d'une « mansus » c'est-à-dire une ferme et des terres, situées à Rhode-St-Genèse à l'endroit nommé Alsemberg.

Quelques années plus tard, en 1155,

des renseignements d'archives nous enseignent que cette abbaye fit élever une petite chapelle (en bois ?) qui bientôt est remplacée par une église romane construite sous la direction de Sainte Elisabeth. Et c'est ici qu'apparaît pour la première fois le personnage d'Elisabeth que nous ne cesserons de rencontrer tout au long de cette visite.

A nouveau nous nous reporterons aux

plus anciennes archives de l'église, pour y puiser deux renseignements concernant Sainte Elisabeth et son intervention dans la construction de l'église. D'un côté on peut relever une mention due au pasteur Van Lathem : « sekere cijfers-letteren, die men tegenwoordig siet in de laetste venster der kercken naer den noorden, te kennen gevende den tijd waneer ze begonst is te bouwen : Anno Domini XIIIcXIX (1219) ». Nous pouvons donc fixer le commencement de la construction de l'église en cette année : des vitraux s'y trouvant en faisaient foi (ils ont été détruits depuis).

A côté des faits pratiquement prouvés, et comme cela se passe souvent, il y a également une légende. Et dans le cas d'Alsemberg cette légende prend une importance insoupçonnée : elle est à l'origine de toute l'importance religieuse de l'église-pèlerinage d'Alsemberg. Nous ne résisterons pas au plaisir de vous la conter car celle-ci est auréolée d'une Toute-Puissante douceur et d'une lumière tendre et tiède qui vous saisit tout entier.

« La très pieuse Elisabeth de Hongrie, femme du landgrave de Thuringe, vit un jour en songe un ange qui lui ordonnait de partir pour le Brabant et d'y bâtir un temple en l'honneur de la Vierge. Elle fut reçue avec honneur, vers 1230, par Marie, femme du Duc Henri II; mais, ne sachant quel endroit choisir pour accomplir les volontés du ciel, elle resta longtemps dans le trouble et dans l'indécision. Dans l'entretemps, un second ange apparut à trois sœurs qui possédaient une petite propriété et leur enjoignit de la céder à la sainte princesse. Elles promirent obéissance au messager divin, mais en demandant un délai jusqu'au moment où leur champ qui était alors couvert de lin en fleur, pourrait être récolté. L'ange les engagea à cet égard à être sans inquiétude, et, en effet, le lendemain, le lin n'attendait plus que la main du moissonneur. Au milieu du champ on trouva un fil disposé de manière à figurer le pourtour d'une église. Sainte Elisabeth, aussitôt avertie, accourut, et fit immédiatement commencer les travaux de l'église. Le temple si miraculeuse-

ment entrepris ne put être achevé; on n'en voyait encore que la nef et les collatéraux quand la princesse dut repartir pour l'Allemagne.

» Plus tard, Jean III se trouvant en Palestine, entouré par les Sarrasins et en danger de périr, fit vœu d'achever l'église d'Alsemberg s'il revoyait ses Etats. Ses prières furent exaucées; mais comme il tardait à remplir ses promesses, une vision les lui rappela et, à son réveil, il trouva un fil qui dessinait la forme du chœur. Il fit mettre la main à l'œuvre: toutefois sa mort arrêta les travaux. Quelques années plus tard, le curé Gilles vit dans le ciel une assemblée miraculeuse de vierges et un prêtre qui sem-

blait officier pour elles. Le lendemain, on trouva de nouveau un fil indicateur, et cette circonstance déterminait la reprise définitive des travaux. » (A. Wauters, 1855).

Cette même légende rapporte qu'en 1242, Sophie, la fille aînée de Sainte Elisabeth, fit cadeau à l'église d'Alsemberg d'une statue de la Vierge qu'elle avait héritée de sa mère. Pourquoi en fit-elle don à la paroisse ? Sans doute, dira-t-on, parce que sa mère avait fondé l'église Notre-Dame et que le territoire appartenait à la couronne de Hongrie. Cette légende présente-t-elle quelques éléments véridiques ? Nul ne sait avec précision... d'autant plus que l'on peut affirmer

Un impressionnant escalier (66 marches) conduit à hauteur du porche latéral du célèbre sanctuaire marial.



par exemple que jamais la pieuse Elisabeth n'est venue en Brabant...

Légende ou histoire vraie, peu importe ! Un fait reste indéniable : depuis que cette statue se trouve à Alsemberg, elle a attiré à ses pieds des foules innombrables de pèlerins venus de toutes parts. Son importance a grandi avec le temps et peu à peu l'église romane s'est révélée trop petite. Aussi des transformations furent-elles effectuées. L'aboutissement de celles-ci se voit dans l'église gothique qui s'élève aujourd'hui sur la colline et qui a remplacé le sanctuaire initial. Le nouveau chœur gothique, commencé en 1345 par le duc Jean II ne fut terminé, à cause des guerres qui désolèrent le pays, qu'en 1395 sous le règne de Jeanne, épouse du duc de Luxembourg. Un don généreux de Charles le Téméraire permit de voûter le chœur en 1470. Cette même année, on commença la construction du vaisseau qui fut seulement voûté en 1520. La belle tour de 97 mètres élevée de 1503 à 1527, subit, elle, de nombreux avatars : incendiée par l'orage en 1653, et restaurée, elle s'écroula à nouveau en 1807. On lui substitua en 1823 un clocher de style hétéroclite qui fut heureusement démolit et rebâti dans son état primitif en 1891 par l'architecte van Ysendijck, selon les données du curé Bols. Sa flèche est agrémentée d'une couronne ducale. En effet combien de princes et de souverains ne sont-ils pas venus s'incliner devant la très belle statue de Sainte Elisabeth ?

Citons notamment Philippe de St-Pol, Philippe le Bon, Marguerite d'York, Charles le Téméraire, Philippe le Beau, Charles-Quint, Albert et Isabelle et bien d'autres. Enfin tout en haut de la tour, une étoile rappelle à tous le rôle spécial de protectrice et guide qu'à travers les siècles révolus les pèlerins attribuèrent à la Vierge d'Alsemberg.

II. — LES TRESORS DE L'EGLISE

L'église renferme des trésors remarquables ainsi que de vraies merveilles d'art. C'est pourquoi on peut, sans peine de se tromper, parler d'une église-musée. C'est pourquoi aussi nous vous convions aujourd'hui à venir la visiter en vous arrêtant devant chaque œuvre, chaque peinture, chaque statue. Toutes ces merveilles ont leur histoire et il nous faudrait plusieurs dizaines de pages pour vous les conter. Si vous cherchez des détails, ou encore quelque renseignement précis, vous les trouverez sans aucun doute dans le livre de Constant Theys, qui a si bien décrit et analysé son église et son village natal.

Nous commencerons la visite par la nef latérale droite de l'avant vers l'arrière, ensuite nous parcourrons la nef latérale gauche pour terminer par le chœur, la nef centrale et la sacristie.

1. CHAPELLE LATÉRALE DE STE-ELISABETH

Déjà surélevée par rapport au niveau général de l'église, la chapelle de Ste-Elisabeth était encore plus haute avant la fin du XVIII^e siècle. En dessous de celle-ci se trouvait en effet une crypte qui abritait encore les fonts baptismaux. La crypte a été comblée en 1770 lors de l'installation des grilles du chœur. On peut encore voir les bases des piliers situées à plus de cinquante centimètres du sol. Au dessus de l'ancien autel portant la statue de Sainte Elisabeth (maintenant dans la nef latérale gauche), deux peintures superposées représentent respectivement une « Descente de Croix » attribuée à Th. Rombouts (Anvers 1597-1637) et une « Marie-Madeleine agenouillée » d'environ 1650. Deux belles statues en bois entourent l'autel; à gauche, une « Vierge à l'Enfant » de 1552, peut-être sculptée par le Malinois Joost van Santfoort et

à droite « Ste Elisabeth de Hongrie », un beau travail de 1640. Le pèlerin que l'on y voit agenouillé est une ajoute de la fin du XIX^e siècle.

Un premier tableau appartenant à une série de onze toiles intitulées « Histoire de l'église » décore le mur latéral de la chapelle. Bien que très abîmé par l'incendie de 1653 (le coin inférieur gauche a été très mal retravaillé), il présente un point de grand intérêt : la Vierge d'Alsemberg est représentée vêtue des parures reçues en don lors de la mort de l'archiduchesse Isabelle en 1637. Une très intéressante image votive du début du XVIII^e siècle montre d'ailleurs ces vêtements sur lesquels on voit apparaître les armes de l'archiduchesse. La statue, comme nous le verrons, a également été habillée à cette époque et le manteau date probablement d'environ 1640. Cette série de tableaux a fait l'objet de nombreuses recherches quant au nom du peintre qui l'a produite. On peut dire actuellement avec circonspection qu'elle est due à la main d'Antoon Sallarts, élève de Rubens et vivant à Anvers (1576-1648). En comparant cependant les tableaux et, comme nous l'a fait remarqué l'actuel curé, le R.P. van Woensel, on peut apercevoir au premier coup d'œil que la manière et les couleurs du premier tableau diffèrent fort du second et que celui-ci (hasard ou réalité ?) se rapproche par contre beaucoup de la « Marie-Madeleine agenouillée » qui se trouve au dessus de l'autel. Jugez-en par vous-même !

2. NEF LATÉRALE DROITE

La série des onze tableaux se continue dans la nef latérale. L'un de ceux-ci mérite encore notre attention; il s'intitule « Un ange apparaît à Sainte Elisabeth » et l'on y voit un ange montrant, suivant la légende que nous vous avons décrite, un plan de l'église

telle qu'elle devait apparaître du temps de Sallarts. Ce tableau constitue donc un excellent point de repère dans l'évolution de l'église, et a certainement dû aider l'architecte van Ysendijck dans sa restauration aussi fidèle que possible de la tour disgracieuse qui existait au siècle dernier. Deux des quatre très beaux confessionnaux de style baroque sculptés très artistiquement par Jan Fr. van Geel de Malines (1787) sont encore en place. C'est lors de l'effondrement du clocher en 1807 que les deux autres furent malheureusement détruits. Enfin à l'arrière de la nef, mentionnons une peinture de Yvonne Reper : « Le couronnement de N.-D. d'Alsemberg par le Cardinal van Roey » (1934) et un baldaquin de procession (1791).

3. NEF LATÉRALE GAUCHE

Deux pierres tombales en ornent les murs : l'une est celle d'Egide van Berlaer (1550) et fut trouvée dans un puits tout proche. L'autre, mieux conservée, mais datant de la même période porte le nom de Nicolaus Gurdus, homme d'Etat et humaniste qui fut enterré dans l'église vers 1571. Une grille en fer, contiguë à ces pierres, nous sépare alors de la chapelle abritant les fonts baptismaux. Et là nous voyons une des pièces les plus précieuses de l'église, tant au point de vue artistique, qu'historique ou anecdotique.

Il s'agit de la cuve baptismale en pierre de style roman qui est de toute beauté. Remarquons cependant que le piédestal et le couvercle sont modernes. Datant d'environ 1200, on peut supposer qu'à l'occasion des troubles religieux du XVIII^e siècle, la cuve fut cachée : on la retrouva dans l'étang de la cure en 1888 ! Un ingénieux mécanisme soulève le couvercle en cuivre : celui-ci est en effet particulièrement

Les fonts baptismaux romans datant de 1200 environ.



La statue miraculeuse de Notre-Dame, précieuse sculpture romane, qui est l'objet d'un culte séculaire. ▶

Une magnifique grille en fer forgé (1770) sépare le chœur de la nef centrale. ▼



rement lourd. A remarquer encore une deuxième cuve plus petite en marbre (1725) et une porte en fer forgé provenant d'un ancien tabernacle (1514).

Une fresque datée de 1490 et représentant « la Vierge portant l'Enfant Jésus » voisine avec l'admirable statue de Notre-Dame d'Alsemberg, sujet de tant de vénération.

La Très Sainte Vierge est représentée assise sur un trône royal, le front ceint d'un diadème; elle porte l'ample tunique des matrones romaines, soutenue par une large ceinture. Un manteau royal, relevé de quelques plis sévères, descend des épaules jusqu'aux pieds, fermé sur la poitrine par une agrafe dans laquelle est enchâssée une grosse pierre de cristal de roche brut. La Vierge Mère tient de ses mains l'Enfant-Dieu assis sur ses genoux. Lui aussi est richement habillé; de sa main gauche il soutient le globe du monde, tandis que sa droite est levée en geste de bénédiction.

Amis visiteurs, vous aussi vous ne manquerez pas de vous arrêter longuement devant Elle, tout en pensant que cette œuvre magnifique a été offerte, comme nous vous l'avons dit, en 1242 par la fille aînée de la Reine de Hongrie à l'église d'Alsemberg. Pourquoi s'étonner dès lors si les Princes et Empereurs des diverses Maisons qui régnèrent en Brabant vinrent eux aussi, invoquer la Vierge Miraculeuse, « Maris Stella », « Etoile de la Mer ».

4. LE CHŒUR ET LA NEF CENTRALE

Le chœur à lui seul, peut être considéré comme une petite musée dans un musée. A gauche une très belle toile

représente les « Disciples d'Emmaüs » (XVIII^e siècle) et pour faire le pendant, une « Vierge à l'Enfant » est exposée à droite. Le tableau est attribué à Jan van de Hoecke d'Anvers (1611-1651), élève de Rubens qui a été fort influencé par Van Dyck, et devait sans doute appartenir à la collection de l'archiduc Léopold-Guillaume. Sur les murs sont reproduits les écussons des Princes, bienfaiteurs de l'Eglise et qui sont des répliques de ceux que nous verrons dans la sacristie.

La grande grille qui ferme le chœur est un chef-d'œuvre du maître ferronnier bruxellois Delmotte, qui la sculpta en 1770. Si à première vue, elle est d'un art atteignant une perfection rarement égalée, en prenant ses distances, vers le fond de l'église, on peut remarquer qu'elle paraît trop grande pour celle-ci. A-t-elle été déplacée d'une autre église ? Le mystère reste entier. Au dessus des grilles, deux statues de la Mère des Douleurs et de Saint Jean sont adossées aux piliers du chœur. Avant de revenir au maître-autel, nous détaillerons à loisir la superbe chaire de vérité sous laquelle on voit, taillée dans le bois en grandeur naturelle, la figuration du Sermon sur la Montagne (œuvre de van Geel et van Hool d'Anvers, 1837). Il nous reste à voir deux ensembles qui vous convaincront définitivement de la valeur artistique des œuvres exposées dans l'église d'Alsemberg. Le premier est constitué par le groupe des cinq tableaux en pierre représentant « La Mort et la Vénération du Christ ». Les quatre premiers se trouvent admirablement mis en valeur sur le maître-autel et, lorsqu'on s'en approche, toute la splendeur de leur

composition apparaît. Voyez cette « Descente de Croix » entièrement sculptée et polychromée où la scène principale se détache avec ferveur des personnages du fond. A côté, un « Ensevelissement » non moins beau suscite votre admiration. Les deux autres tableaux semblent plus différents, moins bien travaillés. La cinquième œuvre est exposée à gauche du chœur : elle représente la « Dernière Cène » (d'après Thierry Bouts ?). Lors de notre visite à l'église, nous avons encore en tête le tableau de la « Descente de Croix » de Roger Van der Weyden. Là, devant cette même « Descente de Croix » de 1485, sculptée dans la pierre, la ressemblance est frappante, nous en avons eu la révélation (aidé en cela par Monsieur le curé van Woensel d'ailleurs !). Faites comme nous l'expérience : comparez le groupe sculpté et le tableau; vous serez convaincus...

5. LA SACRISTIE

Tout encore enchantés de cette découverte, vous pénétrerez alors dans la sacristie : une pièce à part, un joyau de plus à ajouter au trésor de l'église. Là, votre regard parcourra à souhait toutes les belles pièces qui y sont exposées : deux statues en bois de Notre-Dame, du XVII^e siècle, une croix de procession de 1718, des plats à offrandes (1500 environ). Et puis voici, dans une vitrine, la fierté de la paroisse, la pièce rare que l'on montre avec joie : un ostensor de style baroque (1644) qui est une des pièces de ce genre les mieux conservées de Belgique. Copié d'après un original anversois qui est conservé en l'église Saint-Pierre à Louvain, il présente cepen-





L'opulente chaire de vérité est animée d'une représentation du Sermon sur la Montagne.

dant une valeur beaucoup plus grande que l'original car celui-ci a été fort abîmé par une restauration malheureuse. Avec les deux calices également en argent doré (de 1636 et 1756) nous avons là un ensemble très précieux. A côté une autre vitrine protège un voile de Vierge en dentelle de Bruxelles d'une valeur inestimable. Il n'a pas moins de 3 m 42 sur 62 cm et, comme on le voit dessiné, remonte à 1752. Faut-il encore citer le lavabo en cuivre rouge du XVIII^e siècle, ou la série originale de peintures des bienfaiteurs avec leurs écussons que nous avons vus reproduits dans le cœur ? Une dernière vision, un dernier regard s'attachera à ce diadème en or massif, don de la Reine Elisabeth, de la Reine

Astrid et du peuple tout entier lors du couronnement solennel de la Vierge en 1934. En lui nous voyons un résumé, une synthèse de tous les trésors qu'abrite l'église-musée d'Alsemberg, que nous avons eu la joie de découvrir aujourd'hui avec vous. Amis lecteurs, trop de musées, trop d'églises sont peu connus. Vous en avez eu l'exemple une nouvelle fois. Il n'appartient qu'à vous de prouver qu'il n'en est rien. Bonne découverte ! Nous tenons ici à remercier tout particulièrement Monsieur le Curé A. van Woensel d'avoir bien voulu nous détailler avec patience, chaleur et enthousiasme, toutes les merveilles de son église dont il a certes le droit

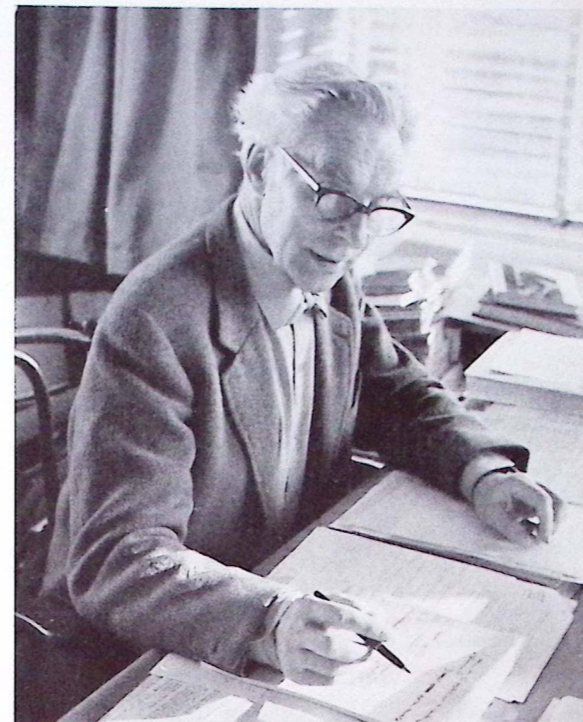
d'être fier. Nous remercions également M^r le secrétaire Raimond Pieters, qui a bien voulu nous prêter le livre de C. Theys sur Alsemberg.

Visite de la sacristie

Pour groupes et personnes désirant admirer les trésors de la sacristie, s'adresser de préférence le dimanche après-midi à Monsieur le Curé A. van Woensel (cure adjacente à la St-Mariazaal, au pied des escaliers). Entrée : 5 Frs.

Bibliographie

« Geschiedenis van Alsemberg », par C. Theys, édition A. Hessens, Bruxelles 1960 (épuisé).
 « L'Eglise ducale d'Alsemberg et sa Vierge miraculeuse », Eglise d'Alsemberg (1934).
 « Onze Lieve Vrouw Kerk te Alsemberg », par A. van Woensel.
 « Bruxelles-Forêt », Guide Cosyn (2^e édition).



Paul Haesaerts dans son cabinet de travail.

Entretien avec

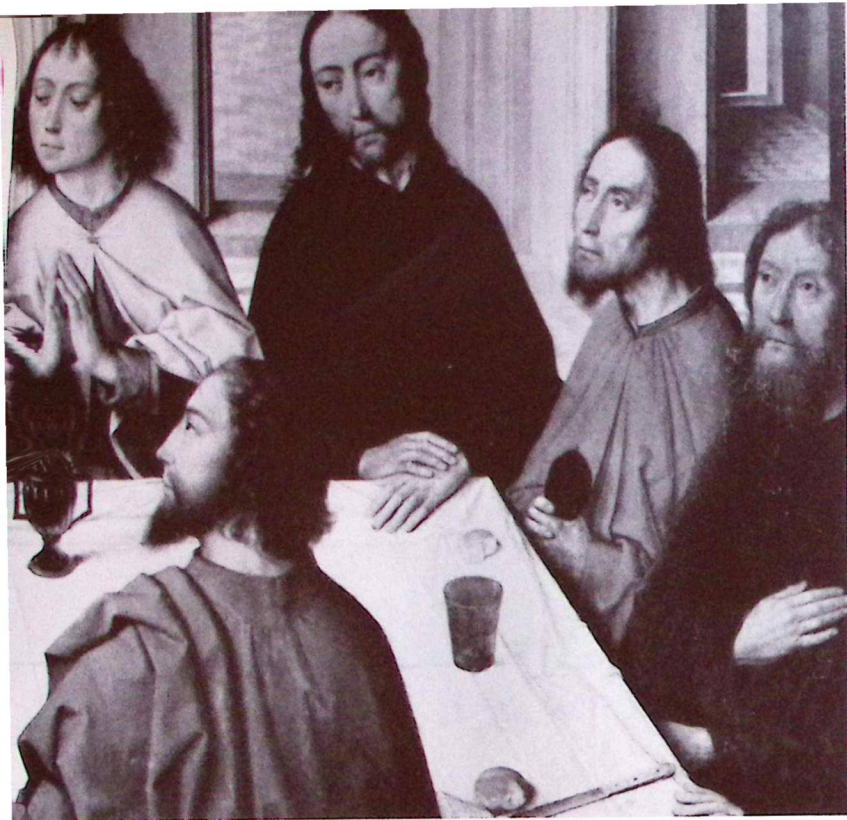
Paul Haesaerts

par Berthe DELEPINNE

DANS « Les Maîtres d'autrefois », Eugène Fromentin écrivait : « La Belgique est un livre d'art magnifique dont, heureusement pour la gloire provinciale, les chapitres sont un peu partout, mais dont la préface est à Bruxelles ».

Livre d'art magnifique où la peinture occupe une place prépondérante et continue à travers les âges, ce qui faisait dire à Marceline Desbordes-Valmore séjournant à Bruxelles en 1840 : « Vraiment, c'est le refuge, ici, de la peinture; on sent qu'elle y est adorée par une religion profonde, sans paroles ».

Voici qu'un livre vient de paraître aux Editions ARCADE : « Huit siècles de Peinture. Trésors des Musées de Belgique ». Il semble, en parcourant cet ouvrage admirable, que l'on visite vraiment tout le pays, découvrant de page en page les merveilles accumulées de génération en génération et sauvées de combien de désastres dans le déroulement de notre histoire nationale.



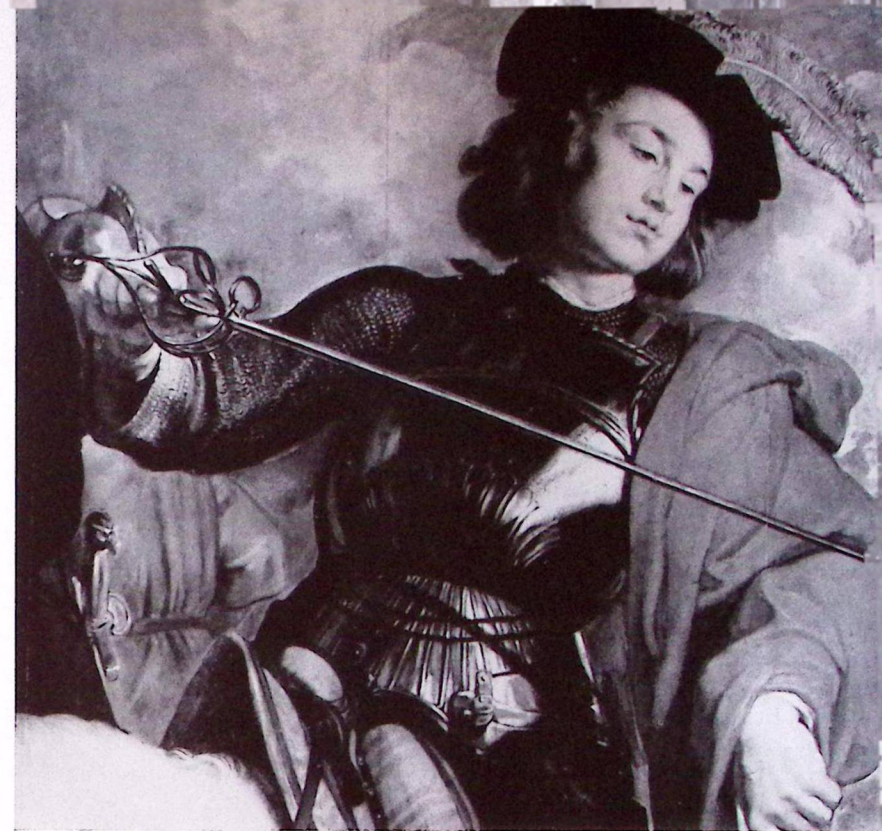
C'est en lisant lentement et attentivement « Huit siècles de Peinture », en analysant les nombreuses reproductions qui l'illustrent, que se conçoit l'ensemble de cette richesse sans doute unique au monde sur un territoire aussi restreint, et que chaque élément qui la compose prend tout son sens et tout son relief.

« A l'opposé du cabinet d'amateur de jadis qui était réservé à quelques privilégiés, le musée d'aujourd'hui a une mission sociale », dit Georges-Henri Dumont dans l'introduction de l'ouvrage. C'est à cette mission que s'est vouée l'équipe d'historiens d'art qui a assuré avec autant de ferveur que de compétence la mise sur pied de ce monumental ouvrage, sous la direction de Paul Haesaerts à qui fut confiée la

A gauche, en haut : Thierry Bouts (ca 1420-1475) : La Cène (détail) — Collégiale Saint-Pierre, Louvain; en bas : Roger Van der Weyden (1400-1464) : Pietà (détail) — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles. Ci-dessous : Pieter Bruegel l'Ancien (ca 1525-1569) : Chute des anges rebelles — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles.

tâche de participer à l'œuvre générale et aussi d'en diriger et d'en coordonner les travaux. Sans cet esprit d'équipe et sans cette direction éclairée, « Huit siècles de Peinture » n'eut pas pu prétendre à la cohésion qui en affirme la densité et le rayonnement. Qui ne connaît, dans le monde des arts et de la pensée aussi bien en Belgique qu'à l'étranger, Paul Haesaerts, cinéaste avec l'inoubliable Rubens et plus de dix films se rapportant à des peintres, dont un Bruegel qui vient d'être terminé? Paul Haesaerts, auteur de très nombreux ouvrages sur l'art, notamment Memling, De Braekeleer, Picasso ou le goût du paradoxe, l'Ecole de Laethem-Saint-Martin, James Ensor, qui sont des exemples de sensibilité savante et d'érudition dictée

A droite, en haut : Antoine Van Dyck (1599-1641) : Saint Martin partageant son manteau (détail) — Eglise Saint-Martin, Zaventem; en bas : Lucas Cranach le Vieux (1472-1553) : Portrait du docteur J. Scheyring — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles.





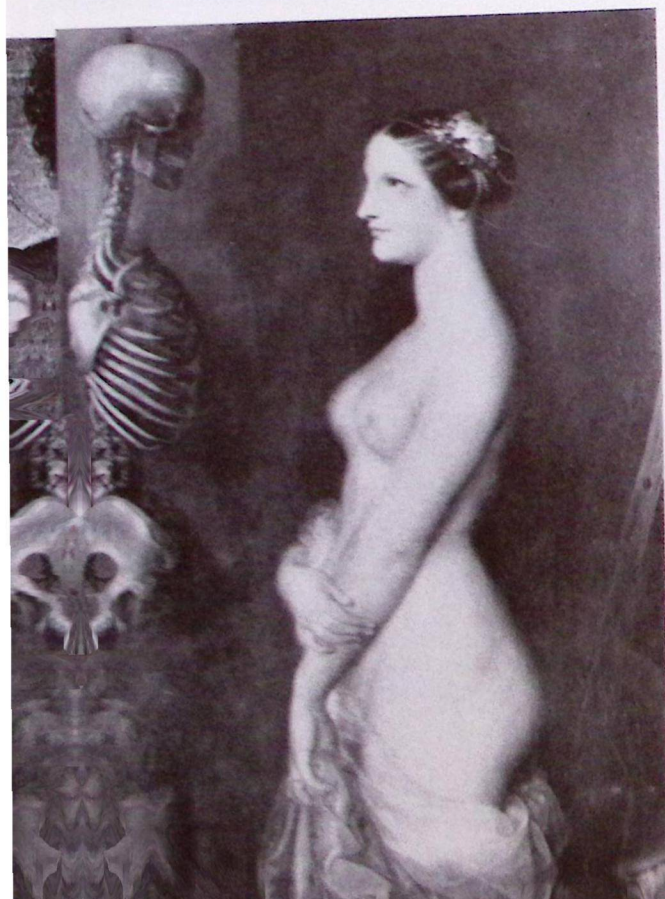
par l'humanisme ? Paul Haesaerts, critique d'art, architecte et artiste peintre, inlassable, souriant, affable, et qui semble toujours, sous ses cheveux blancs ébouriffés, revenir en pleine tempête d'une incursion dans le domaine onirique dont il va nous confier les secrets ?

Paul Haesaerts a eu l'amabilité de bien vouloir répondre pour les lecteurs de BRABANT à quelques questions se rapportant à l'Art. Ces réponses témoignent, par leur subtilité et leur profondeur, de la vue ample et neuve qu'il a sur ces problèmes d'une actualité sans cesse remise en cause.

— **Que pensez-vous, Maître, de la « culture » dans la civilisation d'aujourd'hui ?**

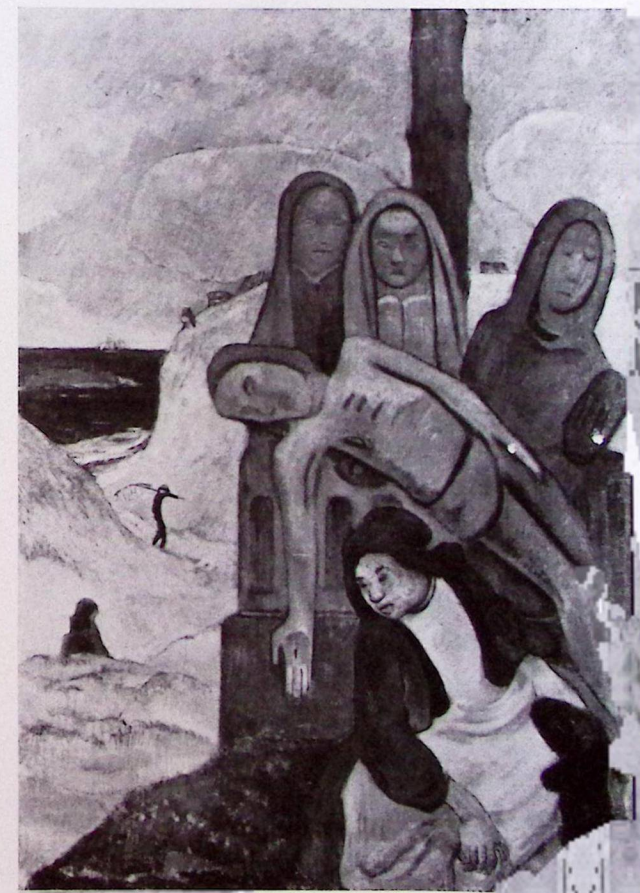
— Qu'elle est, pour qui n'est pas sur

A gauche, en haut : James Ensor (1860-1949) : Les Masques singuliers (détail) — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles; en bas : Antoine Wiertz (1806-1865) : La belle Rosine — Musée Wiertz, Bruxelles. Ci-dessous : Berthe Morisot (1841-1895) : Enfant à la poupée — Musée des Beaux-Arts, Ixelles.



A droite, en haut : Henri Evenepoel (1872-1899) : Henriette au grand chapeau (détail) — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles; en bas : Paul Gauguin (1848-1903) : Calvaire — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles.

ses gardes et prêt à une farouche résistance, envahissante, superficielle et annihilante. Il y a pléthore d'information et manque de concentration. Elle consiste la plupart du temps à savoir, à utiliser dans l'agitation et non à œuvrer dans la méditation. Dans l'ordre de la science, elle est prodigieuse de précision et de puissance — de puissance par la précision —; dans l'ordre moral elle est « débousolée », dangereuse, inquiétante. Elle est un monstre d'acier d'une puissance énorme, mais qui contrôle mal ses gestes, qui peut, sans le savoir, sans s'inquiéter, donner des coups de patte mortels à l'humanité. Cette manière chaotique et effrénée d'être peut-elle se nommer une civilisation ? On peut en douter.





Ci-contre : René Magritte (1898-1967) : Le retour — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles. Ci-dessous : Gustave De Smet (1877-1943) : Béatrice — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles.



— Dans ces conditions, quelle devrait être la place de l'Art dans le monde de demain ?

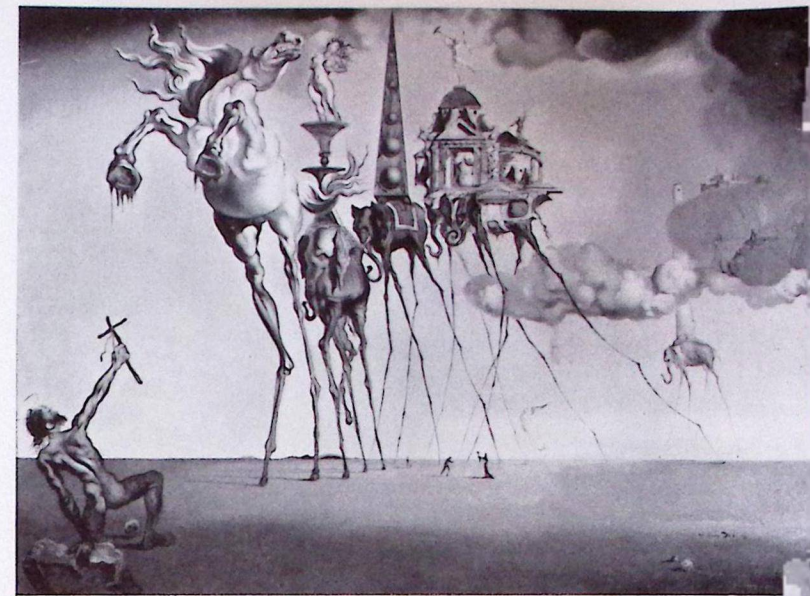
— L'art devrait se régénérer, s'épanouir, prendre une place prépondérante, équilibrante. Mais il est désaxé, affolé et son rôle qui devrait être capital, principalement en urbanisme et en architecture, est, de ce fait, à la traîne et peu efficace. Sa place est occupée par la technique, par des techniciens et des fonctionnaires qui ne sont pas artistes, qui ne songent qu'à une efficacité mal définie et non à un cadre de vie qui convienne en profondeur à la nature humaine.

— L'art dit « moderne » ou l'art dit « ancien » répondent-ils chacun aux besoins de ce cadre de vie qui puisse exalter la condition humaine ?

— L'art ancien avait une fonction de représentation du réel palpable, une fonction primordiale d'éducation, d'information, un élément didactique et anecdotique dans un sens très large des termes, une fonction scénique que la photographie et les multiples moyens actuels de reproductions ont enlevée à l'art moderne. Celui-ci est devenu de plus en plus un jeu gratuit d'éléments plastiques, jeu qui n'était pas absent de l'art ancien, mais qui n'y était pas prépondérant. Comme thème pictural, seul l'« imphotographiable » est encore admis. Il est même systématiquement recherché. Débarrassés du « représentatif », ces éléments plastiques non repris de la vérité oculaire constituent un vocabulaire et une grammaire qui ne sont pas faciles à décrypter ni à apprécier, dont les clefs ne sont pas données à tout le monde.

— Pourquoi, parmi tant de disciplines artistiques dont votre vaste culture et votre curiosité sans cesse en éveil vous ont ouvert les portes, semblez-

Ci-contre : Salvador Dali (1904) : La tentation de saint Antoine — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles. Ci-dessous : Raoul Dufy (1877-1953) : Vue de Marseille — Musées Royaux des Beaux-Arts, Bruxelles.



vous intéressé principalement par la peinture ?

— Il s'agit là d'une prédisposition personnelle. Chacun a son « point sensible », son « centre d'intérêt ». La peinture m'est chère, me passionne, je vis en amitié avec elle, elle m'est particulièrement familière mais, bien entendu, je ne la vois que comme un langage, parmi d'autres, qui permet à l'homme d'exprimer ses tendances multiples et essentielles.

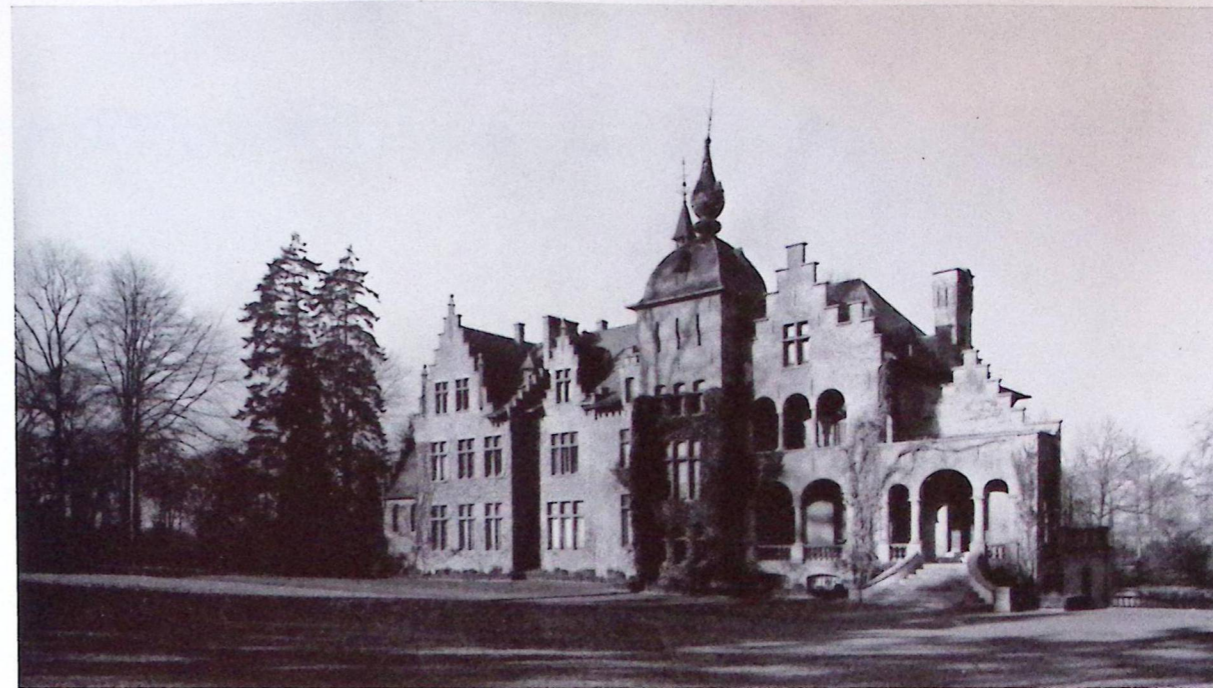
— Mais quels peintres ont pu exprimer le mieux ces tendances humaines ?

— Ceux qui vont le plus loin dans la voie qu'ils se sont choisie. Les Egyptiens dans la grâce mêlée à la dignité. Piero della Francesca dans la sensibilité maintenue — avec quelle élégance ! — dans la rigueur rationnelle. Van Eyck dans la piété vis-à-vis du réel. Rubens dans son incomparable exubérance vitale. Rembrandt dans son infinie tendresse portée à la fois à chacun et à la vie universelle. Picasso dans sa façon de traiter avec maîtrise jusqu'au bout divers problèmes plastiques souvent divergents. Et tant et tant d'autres dont les uns sont parvenus à leurs fins, dont les autres se sont proposé des desseins valables mais sans réussir pleinement dans leurs tentatives. Combien leurs échecs me touchent plus que les réussites dans le médiocre.

Ainsi a parlé Paul Haesaerts, et pour saisir davantage la subtilité de cet esprit et de ce cœur chaleureux, il convient de rappeler ses paroles et de les faire siennes s'il se peut : « Il n'y a pas d'art sans contact sous-jacent avec l'invisible, sans tentative de dire l'indicible ».

C'est certainement à cette quête de l'invisible et de l'indicible que Paul Haesaerts a consacré toute sa vie.





Ci-contre : en haut, à gauche : La chapelle Sainte-Anne (classée), en bordure de la route de Brussegem à Oppem; à droite : Intérieur de l'église d'Ossel; en bas, à gauche : Le vaisseau central de l'église de Brussegem; à droite : l'église Saint-Etienne (classée) au hameau d'Oppem. Ci-dessus : Le château de Wolvendaël et son enfilade de pignons à redents.

d'abord attirée, sous le clocher, par les quatre colonnes, en pierres blanches régionales, couronnées de chapiteaux. Des stucs gracieux d'époque Louis XIV embellissent le plafond plat de la nef. Plusieurs éléments du mobilier, tels lambris et le confessionnal, attestent la dépendance vis-à-vis de l'abbaye de Grimbergen. Le desservant est quelque peu perdu dans sa spacieuse demeure pourvue d'un imposant escalier et de deux salles décorées de peintures où l'on reconnaît notamment l'ancien Marché-aux-Poissons.

A Oppem naquit, le 2 novembre 1792, le cardinal Sterckx, qui fut primat de Belgique.

A mi-chemin entre Oppem et le village proprement dit de Brussegem, Vijlst et son château de Wolvendaël s'imposent à l'attention. Le gibier abonde en cet endroit de solitude totale où l'on n'entend que le gazouillis des oiseaux, le babil du rivelet et la chanson du vent. On s'attarde volontiers en ce coin idyllique et l'on se prend à redire tel poème de Maurice Carême ou de

Joseph Delmelle chantant la beauté variée du Brabant. De mouvants miroirs d'eau et une sylvie abondante encadrent le château de Wolvendaël hérissé de pignons en escalier et de deux tours dont une à charpente bulbeuse.

Dans le silence, on entend parfois le clocher de Brussegem marquer le temps. Avant de faire plus ample connaissance, nous accomplirons un léger détour par la Chapelle Sainte-Anne, gracieux oratoire, mononef, baroque portant, en façade, le blason norbertin de Grimbergen (1700). On venait y implorer la mère de la Vierge pour être préservé de la fièvre.

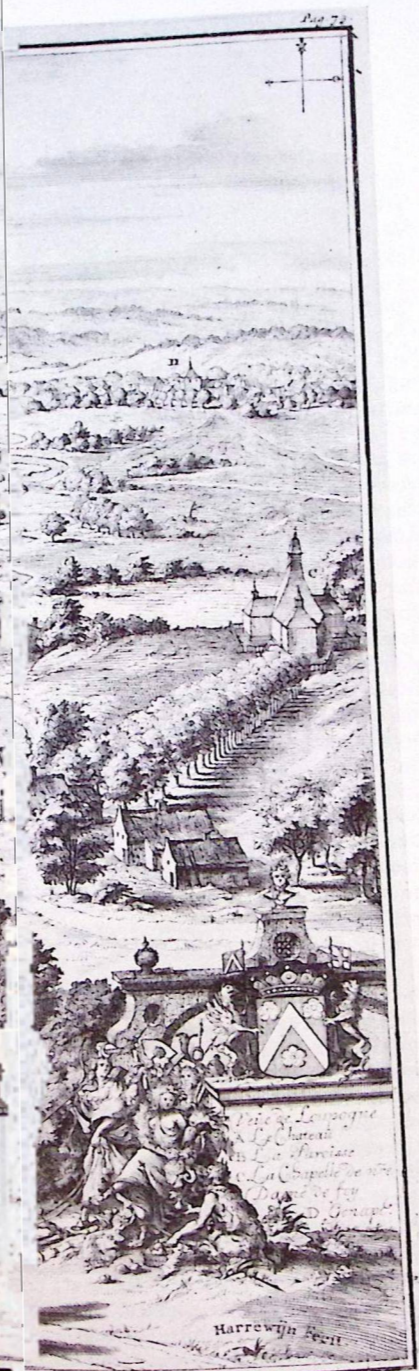
Un Christ fort émouvant remontant aux environs de 1500 apparaît au chevet du sanctuaire du village. Un clocher bien dessiné précède une croix latine, en pierres blanches brabançonnaises, pourvue de bas-côtés. Les parties les plus anciennes, le chœur et le transept, remontent au XVI^e siècle au moins et sont de style ogival comme le reste de l'édifice d'ailleurs. Il est

légèrement en retrait de la route Bruxelles—Termonde, via Wemmel et Merchtem. Des toiles entourent le chœur. Banc de communion, lambris, autels appartiennent au style Louis XV. Brussegem, bien sûr, a connu bien des vicissitudes au cours de son histoire. Les Berthout, les puissants sires de Grimbergen, y avaient la haute justice et y nommaient un échevinage antérieurement à 1265. En 1794, le meurtre du colonel d'un régiment anglais de passage provoqua la mise à sac du village que l'on incendia en partie.

Brussegem avoisine le ravissant village de Hamme où plane encore le souvenir de Sainte Gudule. On l'inhumait tout d'abord dans la jolie église Notre-Dame enchâssée dans les hêtres rouges qui lui font une parure incomparable. Plus tard, Charles de France, devenu duc de Basse-Lotharinge, en 977, la fit déposer à l'église Saint-Géry, à Bruxelles. En 1047, on la transporta solennellement à la cathédrale Saint-Michel et celle-ci en prit longtemps le nom.



Prospectus castelli Luponia Domini Petri Ferdinandi Roose. Baronis de Bouhaut D. de Han. Freidat. Genappe etc.



Harrewijn Peet

A Loupaigne

La chapelle de Notre-Dame de Foy

par J. de KEMPENEER

A environ 1 km au sud de Genappe, sur le territoire de la commune de Loupaigne, s'amorce à droite de la chaussée de Charleroi, une belle allée connue sous le nom de « Drève de Notre-Dame de Foy ». Dès qu'on l'aborde, émergent, à gauche, d'un massif de verdure, les typiques clochetons d'une chapelle pittoresque, issue il y a plus de trois siècles, d'un vœu des seigneurs du lieu. Du plateau, dominant la vallée de la Dyle, où le curieux sanctuaire s'élève, la vue s'étend sur un vaste paysage formé par les agglomérations de Vieux-Genappe et de Genappe. Quant à la drève précitée, elle se dirige, au-delà de la chapelle, vers le carrefour formé par l'antique chemin de Pany, d'où elle est prolongée par le chemin menant au centre de Loupaigne, en longeant le domaine de M. le Comte Charles de Nicolay.



ORIGINE DE LA DEVOTION LOCALE A NOTRE-DAME DE FOY

En 1616, Anne de La Bourlotte, dame de Loupoigne et autres lieux, fille du chevalier Claude de La Bourlotte, en son vivant seigneur de Loupoigne, membre du Conseil de guerre, colonel de douze compagnies luxembourgeoises d'infanterie, gouverneur de la Prévôté de Chiny et d'Anne d'Oyembrugge, avait épousé Robert de Celles, fils cadet de Louis de Beaufort de Celles, baron de Celles et d'Adrienne de Hamal.

Ce fut précisément sur le territoire de la seigneurie de Celles près de Dinant, qu'avait été découverte à Foy, en 1609, dans le creux d'un chêne appartenant au susdit seigneur, la statuette de Notre-Dame qui fut à l'origine d'une dévotion déjà fameuse au

temps des archiducs Albert et Isabelle. Aussi les seigneurs de Celles prirent-ils à cœur ce culte qui, à la faveur des guérisons extraordinaires qui se produisirent, fut répandu au loin par les Jésuites du Collège de Dinant. Ce fut, en outre, au château de Celles (l'actuel château féodal de Vèves), que le prince-évêque de Liège fit instituer l'enquête relative à la découverte de la statuette de Notre-Dame de Foy et qu'il fut procédé à l'audition des témoins de cette découverte et des premiers miraculés.

Robert de Celles résidait probablement au château de Celles avec son épouse, Anne de La Bourlotte, lorsque, en 1624, naquit leur troisième enfant, Thierry, qui y fit une chute qui eût pu être mortelle, le 22 mai de cette même année. La pieuse mère, ayant eu recours à la madone de Foy, l'enfant

En page précédente : Vue de Loupoigne d'après la gravure de J. Harrewyn dans J. Le Roy : « Castella et Praetoria nobilium Brabantiae », Anvers, 1694. Au centre : le château et l'église disparus; à droite : la Chapelle de Notre-Dame de Foy.

fut complètement rétabli. Nous avons publié ailleurs (1) le texte original du récit de cette guérison, tel qu'il fut rapporté par un contemporain, le R.P. Pierre Bouille, Jésuite dinantais et premier historien de Notre-Dame de Foy (2).

LA CHAPELLE DE LOUPOIGNE ISSUE DU VŒU SIMULTANÉ DES SEIGNEURS

À partir de 1629, Robert de Celles et Anne de La Bourlotte résidèrent habituellement au château seigneurial de Loupoigne car, à la date du 6 avril de cette année, se trouve mentionné le baptême en la susdite paroisse, de leur fille Anne-Thérèse. A Loupoigne furent encore baptisés deux autres parmi leurs neuf enfants. En 1637, Robert de Celles intervient comme seigneur du lieu, en qualité de témoin à un mariage en l'église de Loupoigne. Ce fut, semble-t-il, à la suite de la guérison de leur fils Thierry, que Robert de Celles et Anne de La Bourlotte firent le vœu d'ériger un sanctuaire en l'honneur de Notre-Dame de Foy comme semble aussi le rappeler l'inscription dédicatoire qu'ils firent graver dans le retable de l'autel de la chapelle. Celle-ci était certainement terminée en 1647, lorsque Robert de Celles y reçut la sépulture, le 14 octobre de cette année.

Usufruitière des biens seigneuriaux de Loupoigne, Anne de La Bourlotte se trouva engagée dans un long et pénible procès intenté par Pierre Roose, Chef-Président du Conseil Privé de Sa Majesté aux Pays-Bas († 1673), réclamant le remboursement d'un prêt consenti à trois reprises, du vivant du seigneur Robert de Celles. Le procès fut perdu en 1681, par le comte Albert de Beaufort de Celles contre l'héritier de Pierre Roose, son neveu Pierre-Ferdinand Roose, qui, en 1684 entra en possession de la terre de Loupoi-

gne, avec l'ancien château et la chapelle de Notre-Dame de Foy. Sur ces entrefaites, Anne de La Bourlotte était décédée le 8 novembre 1678.

On peut encore voir une représentation de la chapelle de Notre-Dame de Foy, sur la gravure bien détaillée exécutée par J. Harrewyn, en 1694, pour l'ouvrage « Castella et praetoria nobilium Brabantiae » de J. Le Roy. Sur ce précieux document, donnant en outre la vue de l'ancien château seigneurial et de l'église voisine, une drève est représentée à partir du chevet de la chapelle, contrairement à la disposition actuelle, cependant déjà très ancienne, où la drève passe normalement devant l'entrée de la bâtisse.

Après le décès de Pierre-Ferdinand Roose, en 1703, la chapelle de Notre-Dame de Foy est restée, jusqu'à nos jours, la propriété de ses héritiers, les seigneurs et (après la Révolution française) châtelains de Loupoigne (3). Le propriétaire actuel, M. le Comte Charles de Nicolay, après avoir fait restaurer l'édifice en 1932, n'a cessé de veiller, à son tour, à l'entretien de celui-ci, en dépit des lourdes charges qui en résultent.

Les populations d'alentour sont toujours venues nombreuses à la chapelle, particulièrement durant la neuvaine annuelle, de l'Ascension à la Pentecôte. Une tradition assure aussi que la Vierge de Foy protège de la grêle les campagnes du voisinage immédiat du sanctuaire. Longtemps celui-ci était une « station » de la procession des Rogations, lorsque plusieurs paroisses des environs s'y réunissaient. Durant les deux dernières guerres surtout, de nombreuses personnes de la région vinrent y prier avec plus de ferveur. Actuellement la messe y est célébrée deux fois par semaine par M. le curé de Loupoigne.

Un ermitage était autrefois attaché à

la chapelle. Il existait déjà du temps de dame Anne de La Bourlotte. L'ermitage suivait le règlement établi au XVII^e siècle, par l'évêque de Namur, diocèse auquel appartenait, à l'époque, la paroisse. Plusieurs ermites se sont succédé en ce lieu, dont nous avons publié les noms. Au XVIII^e siècle, l'ermitage de Notre-Dame de Foy instruisait les enfants du village et même de localités environnantes, à un moment où l'enseignement était encore bien rudimentaire.

La maison de l'ermitage, telle qu'elle subsiste encore de nos jours, date de 1750. Elle fut construite par les soins de Pierre-Philippe-Ferdinand Roose, baron de Leeuw-Saint-Pierre, seigneur de Loupoigne, aux termes d'un chronogramme figurant sur la façade principale, au-dessus de l'entrée. Adossé à cette paisible demeure, un grand

Christ, placé sous un auvent, frappe surtout le regard. Il est de la même époque.

DESCRIPTION DE LA CHAPELLE

La chapelle de Notre-Dame de Foy se dresse sur un terrain exhaussé formant terrasse, à peine à une centaine de mètres de la chaussée de Charleroi. Construite en briques, avec ornements de pierres blanches, elle est à plan centré. Son style est inspiré de la Renaissance mosane plutôt que du baroque plus exubérant. La date de 1638 figurant sur la cloche fait supposer que l'érection de la chapelle date de cette époque. En 1647, année où y reçut la sépulture, Robert de Celles, seigneur du lieu, l'autel était en place, selon les inscriptions dédicatoires de son retable, aux caractères

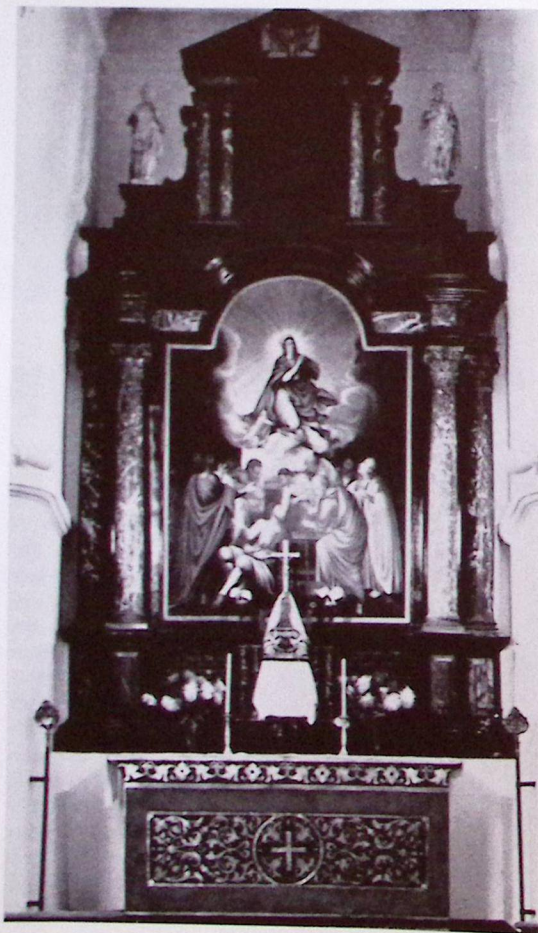


La drève majestueuse conduit à la chapelle.

L'entrée de la chapelle (1638) avec l'ancien mitage (1750) et le calvaire.



Ci-contre : La chapelle dans son cadre bucolique. Ci-dessous : L'autel de la chapelle est en marbre noir de Dinant et en rouge royal avec fronton aux armes Celles-La Bourlotte. En page de droite : Statuette de Notre-Dame de Foy, fac-similé de la statue miraculeuse de Foy-Notre-Dame.



régulièrement gravés par la même main artisanale. Seule la date du décès fut ajoutée après celui-ci. Le corps principal octogonal, constituant en quelque sorte l'unique nef, est flanqué aux quatre points cardinaux, d'une tourelle sur plan rectangulaire, disposition peu usitée chez nous et qui suscite une légitime admiration. La tourelle nord, en façade, abrite le porche d'entrée dont la porte possède un encadrement à pilastres, classique, d'une sobre distinction, surmonté d'un fronton triangulaire à boules; la tourelle-est est occupée par la sacristie, celle du sud forme le chœur, quant à celle de l'ouest, elle se trouve partiellement incorporée dans l'ancien ermitage. Chacune de ces tourelles est terminée par une flèche hexagonale. Quant au corps central, il est dominé par un pittoresque clocheton, ajouré de trois abat-sons superposés, qu'achève un bulbe à élégante croix en fer forgé. Ce clocheton renferme la cloche (haut. 42 cm, diam. 50 cm) aux armes accolées des Visscher de Celles et des Roose de Baisy. Elle porte l'inscription suivante : « N.D. de Foy prie pour nous. Messire Robert de Celle et Madame de la Bourlotte sa compagne mon dédié l'an 1638. Refondue par la munificence de Madame la Comtesse douairière Roose de Baisy née Baronne de Visscher de Celle l'an 1820 ».

Quant à l'intérieur de la chapelle, long dans l'œuvre de 13,50 m sur une largeur maximale de 8,60 m, il peut contenir environ 80 personnes. Il est éclairé par deux baies en tiers-point et a un beau dallage en marbre dont le motif central forme une grande étoile. Le plafond plat, en stuc, aux armes des Roose, paraît dater de 1750, l'année où fut bâtie la maison de l'ermite.

L'autel, en marbre noir de Dinant et en rouge royal, se compose de la table d'autel, dissimulée jadis derrière un antependium de tissus, selon l'usage du temps. Au-dessus du tabernacle, se trouve la statuette de Notre-Dame de Foy, en chêne sculpté, réplique de la statuette miraculeuse de l'église de Foy-Notre-Dame. L'autel est surmonté d'un retable-portique dont le soubassement porte des inscriptions dédicatoires rédigées dans un latin classique, mentionnant que cet autel, tout comme le sanctuaire, fut érigé à la suite du vœu simultané de Robert de Celles et d'Anne de La Bourlotte, en l'honneur de la madone de Foy. Quatre colonnes corinthiennes entourent le tableau représentant l'Assomption de la Vierge et supportent l'entablement où se remarquent deux statues de saints, en albâtre. Cet ensemble porte aussi les armes accolées des donateurs précités.

Parmi les autres pièces du mobilier,

il convient aussi de mentionner les douze bancs, en chêne massif, de style Louis XIII, ainsi qu'une statue de Saint Quirin (XVIII^e siècle); un bas-relief, en pierre polychrome (vers 1500), figurant la Sainte Trinité, et de beaux tableaux représentant notamment la Mise au Tombeau et la Vierge vénérée par Saint Eloi et Saint Hubert (XVII^e siècle). Dans le porche d'entrée, on remarque des pierres tombales, parmi lesquelles celle de l'ermite Marc Delfosse, qui trépassa en 1747.

La Belgique compte 40 « filiales » du fameux sanctuaire de Foy-Notre-Dame. Parmi celles-ci, 9 se trouvent disséminées en Flandre. La chapelle de Loupoigne, l'une des plus vénérables tant en raison de son âge que de son caractère monumental, est l'unique en Brabant wallon. A proximité de Nivelles et de Villers-la-Ville, ces hauts-lieux du tourisme, la chapelle si originale de Notre-Dame de Foy à Loupoigne et son site attrayant méritent bien une visite.

(1) Voir J. de KEMPENEER. *La Chapelle de Notre-Dame de Foy à Loupoigne*. Louvain. 1968. On peut se procurer cette jolie plaquette (28 p., 13 ill.), en versant la somme de 25 frs au C.C.P. n° 1143.43 de M. Gustave De Vroye, curé à Loupoigne par Genappe.

(2) P. BOUILLE. *Histoire de la découverte & merveilles de l'image Notre-Dame de Foy... près de la ville de Dinant, pays de Liège*. 2^e édition. Liège. 1666.

(3) La liste détaillée des propriétaires de la chapelle figure dans notre travail mentionné ci-dessus.





Philippe Denis

orfèvre
et
dinandier

par Jean GERMAIN

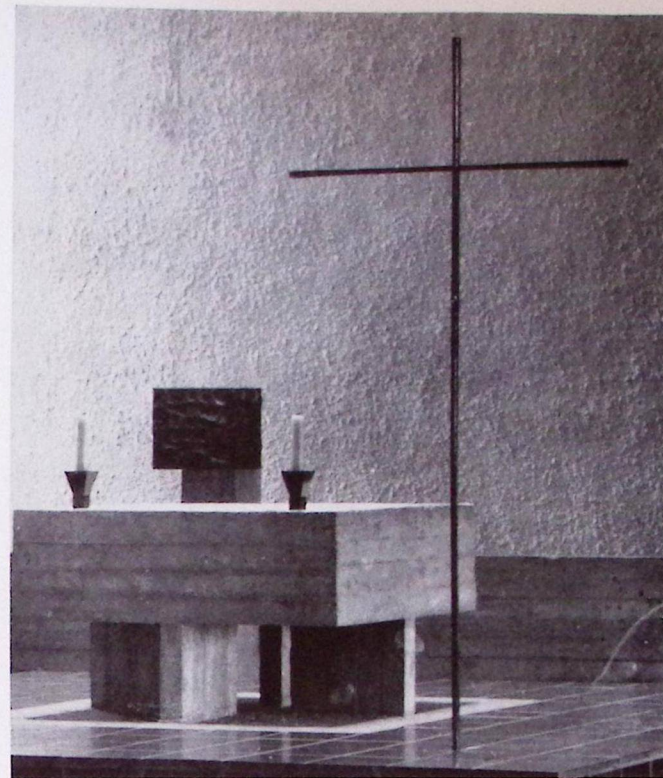
À la dinanderie, on le sait, connu au Moyen Âge un vif succès et porta loin la renommée de nos artistes mosans. Hélas, il y a longtemps, cet artisanat est tombé dans les mains anonymes de la mécanisation et, depuis, il s'est résumé à une production stéréotypée, à un travail à la chaîne sans âme. Dès lors, plus de place pour l'art. On s'est contenté de perpétuer les modèles arrachés aux siècles, et ceci suffit aux intérieurs anonymes qui foisonnent un peu partout. Heureusement, quelques jeunes artistes ont repris, par-delà les siècles, les traditions des anciens. Non qu'ils veuillent copier servilement Renier de Huy et Hugo d'Oignies ! Ils souhaitent retrouver un contact vivant et direct avec

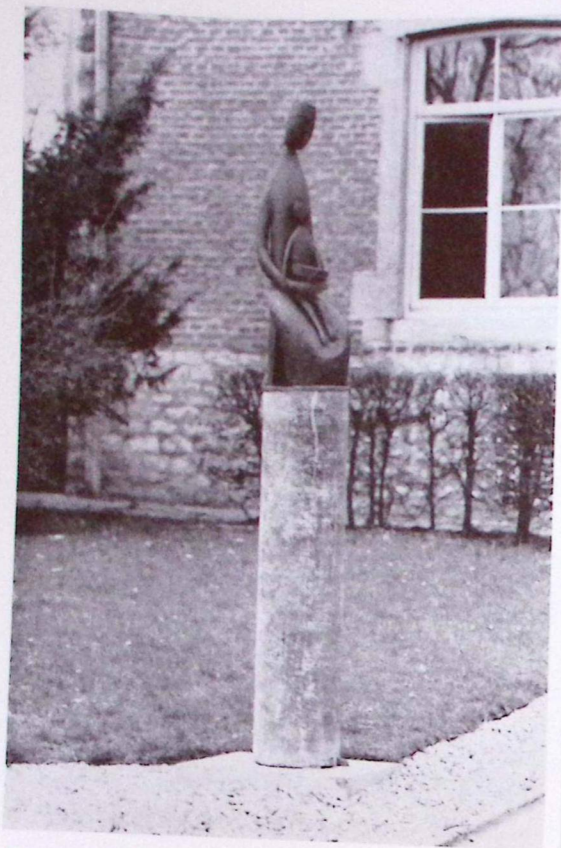
le métal, rechercher la résistance passive de la matière qui contraint l'artiste à des solutions élégantes, à une certaine gaucherie savoureuse. Philippe Denis est de ces artistes. Né à Philippeville en 1912, il fit ses études à l'École d'Art de Maredsous; diplômé en orfèvrerie et dinanderie, il enseigna le dessin et le modelage dans cette même école. En 1945, il s'installe à Waterloo, en plein Brabant wallon. Là, dans un atelier (1) recueilli et industriel, le marteau, la main et le feu élaborent patiemment un monde de formes et de matières, où la sobriété des moyens s'allie harmonieusement à la richesse du métal. Ainsi, en collaboration avec les architectes, Philippe Denis a réalisé la décoration de plu-

sieurs églises, en Belgique, aux États-Unis, en Afrique, et participé à différentes expositions d'ensemble tant à l'étranger qu'en Belgique. Mais comme tous ceux qui ont conscience du drame qui se pose à l'artisanat, Philippe Denis est inquiet. Inquiet parce que nous sommes dans un monde qui perd de plus en plus ses traditions artisanales et qui pourtant le tour et la presse remportent aujourd'hui de faciles victoires, et que le métal tend à perdre la noblesse originelle que l'effort manuel jadis respectait. D'ailleurs, le problème se pose avec plus d'acuité encore pour l'orfèvrerie sacrée. En effet, il est rare de trouver à l'heure actuelle cette qualité

En page de gauche : l'artiste dans son atelier. Ci-contre : la chapelle du Christ-Roi à Ottignies allie la simplicité à la beauté. Ci-dessous : le tabernacle en bronze de la chapelle précitée.

inférieure, faite de sobriété et de simplicité vécues, qui marquait le travail des anciens. Et il a fallu, pour nous faire saisir la leçon de certains objets liturgiques, sortis des ateliers artisanaux d'Afrique. Au sein de ces civilisations intactes, l'homme sait encore se conférer cette dignité qui est la marque vraie des objets sacrés. C'est pourquoi Philippe Denis estime que l'orfèvre de notre époque, s'il veut œuvrer pour l'Église, doit d'abord redécouvrir l'enseignement des anciens, qui possédaient au plus haut point la science des volumes et des proportions, qui, au-delà du fourmillement des détails, savaient construire solidement leurs œuvres. Comme eux, en lui laissant humblement la première place, il doit intégrer son œuvre dans l'architecture. Citons, à titre d'exemple, l'heureuse réussite de la chapelle du Christ-Roi à Ottignies; à ce mariage de béton et de lumière, de simplicité et de beauté, le bronze du tabernacle et l'éclat de la croix apportent une troisième dimension, la chaleur de la matière qui, elle aussi, chante son psaume à son Dieu. Dans le même esprit, signalons également le tabernacle du Berlaymont qui, lui, réalise davantage, et par sa structure filiforme et par la simplicité plastique du piédestal, une communion de formes avec le cadre extérieur boisé. Ainsi, on le voit, une condition première s'impose à l'orfèvrerie sacrée : chacun n'ayant sa valeur profonde que par l'autre, elle doit s'intégrer harmo-

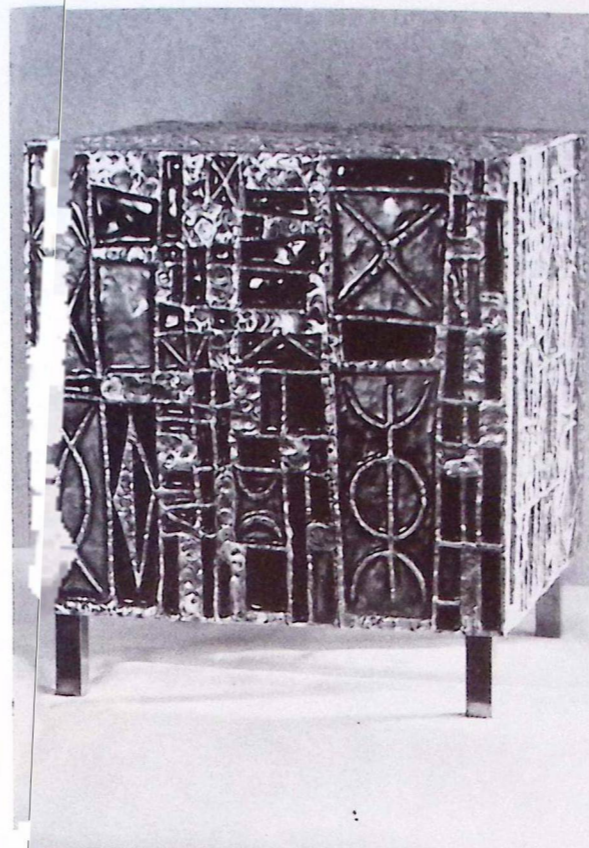




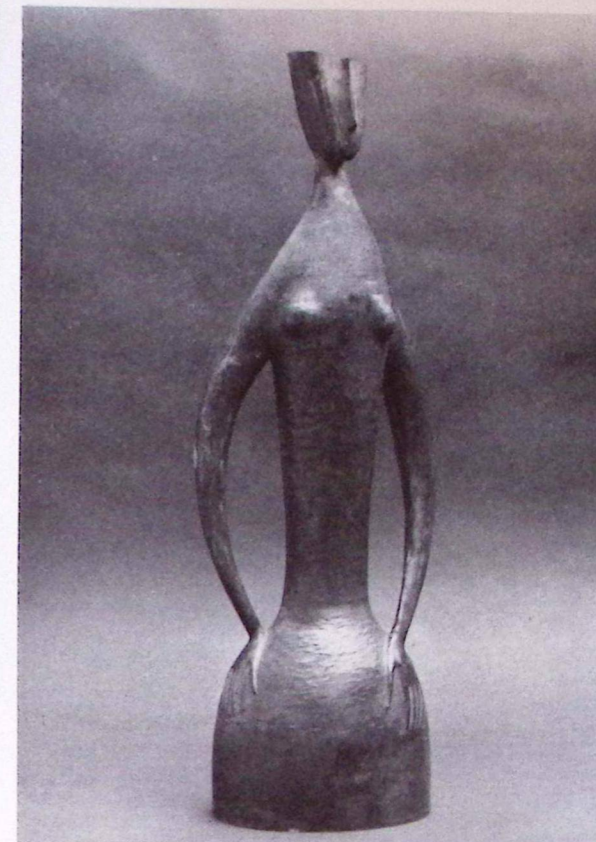
Vierge en métal battu (hauteur : 1 m).



Le tabernacle de Berlaymont.



Tabernacle en émail et argent (Los Angeles — U.S.A.).



Statuette en métal battu (hauteur : 64 cm).

nieusement à l'ensemble architectural. Cependant, partager avec bonheur le sort de l'architecture ne suffit pas à l'orfèvrerie sacrée. Indépendamment de tout contexte architectural, elle doit d'abord satisfaire quelques lignes de force essentielles. Et tout d'abord, l'artisanat d'aujourd'hui, qu'il soit profane ou religieux, doit se soustraire aux méthodes faciles et impersonnelles et se prêter à nouveau à un travail sincère et profond. En effet, lorsqu'il est le fruit d'un amour vécu et spontané, le travail peut communiquer aux matières précieuses (or, argent, bronze, cuivre) une incomparable beauté. Il ne s'agit donc pas de copier les

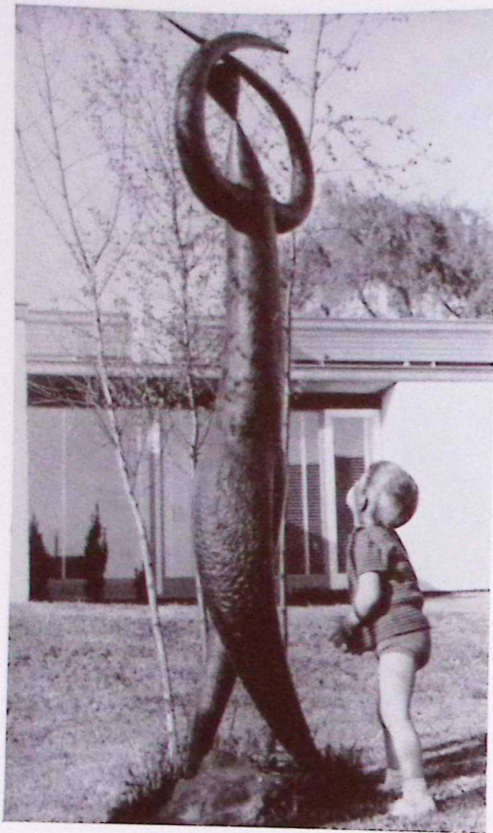
anciens, mais de travailler dans le même esprit de conquête sur la matière, cet esprit qui conférait à leur travail cette sobriété, cette sincérité qu'on taxe trop facilement de primitivisme. Ainsi la « Vierge à l'Enfant », en cuivre rouge. Apparemment une œuvre rustique et gauche, inspirée d'une certaine veine populaire. Et pourtant, quelle qualité intérieure l'imprègne : tout respire la forme dérobée à une matière rebelle, et cependant vaincue, que ce soit la légère incurvation de la silhouette, la raideur élégante et expressive des mains ou la noblesse des visages, toute de retenue et de pudeur. De même cette remarquable « Figure »

en métal battu qui se tord et s'élançe comme une flamme, comme un génie familier... Ici aussi, rien de superflu, mais un pur cantique de sobriété et de dignité confié à un métal chaleureux. Revenons à l'orfèvrerie sacrée, puisque Philippe Denis en est un des derniers bastions. Avec une âme de cistercien et le sérieux de Jésus qui « avait travaillé dans la charpente, de son métier » (Péguy), Philippe Denis se bat avec le bronze, le martèle, le repousse et c'est un tabernacle qui naît, comme celui des Oblats à Rhode-St-Genèse. Sous une apparence massive et quelque peu chaotique, la matière, sans perdre ses qualités propres,

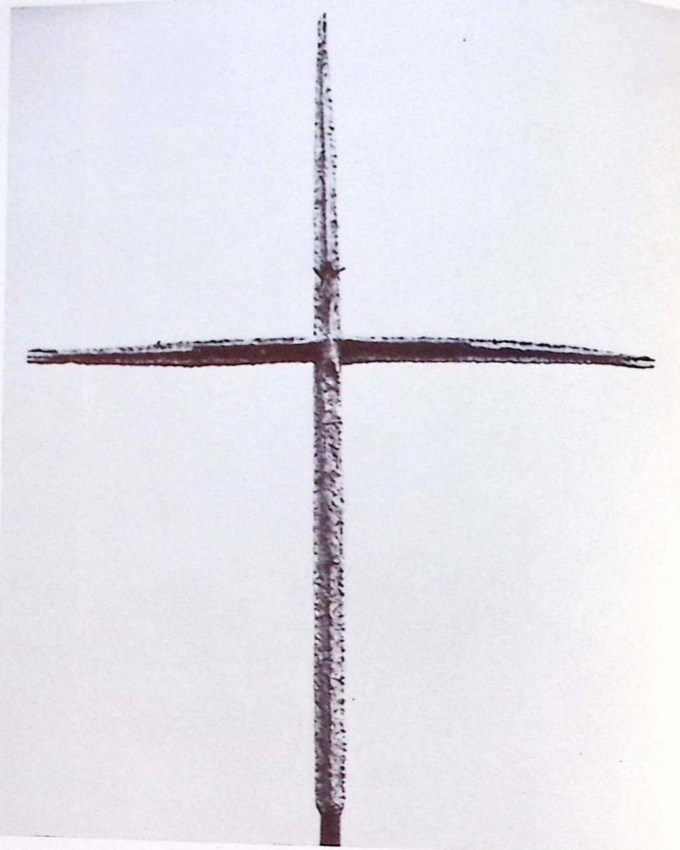
ous semble tout à coup décantée, spiritualisée. D'autres fois, c'est un calice en or qu'il façonne, et sous la main habile de l'artiste, surgissent des formes harmonieuses qui concilient la pureté de l'esprit et la sensualité de la matière. Parfois enfin, Philippe Denis s'applique, avec un art consommé, à exprimer le mystère infini de la croix dans une matière chaude, fuyante et pourtant si riche; qu'il nous suffise d'évoquer la magnifique croix de la chapelle de Rhode-St-Genèse : un extrême dépouillement, une forme parfaitement stylisée et cependant quelle présence ! L'orfèvrerie sacrée présente d'autres

caractères encore. Pour arriver à une certaine qualité et cerner un peu de beauté, il serait souhaitable de travailler en équipe, dans le dialogue et le respect mutuel. Du moins l'orfèvre a-t-il une autre joie, celle de travailler pour la communauté. Avec raison, Philippe Denis reste convaincu que toutes les valeurs spirituelles passent par nos sens et que notre foi a besoin d'être sustentée par une liturgie libre et créatrice. Aussi souhaite-t-il que tout se fasse dans la beauté, que l'on rende valeur aux signes et que l'on retrouve cette plénitude émotionnelle dans la célébration de l'Eucharistie. Le tabernacle en émail et argent de Los Angeles est là pour en témoigner : on ne peut que vibrer devant un tel hymne de la matière, où les signes ont reconquis valeur de symboles. Au reste, j'ai omis de dire que Philippe Denis travaille, avec un égal bonheur, les émaux, et dans l'exemple qui nous occupe, le dialogue de l'émail et de l'argent contribue à interioriser notre émotion artistique et religieuse. Pour conclure, souvenons-nous d'une parole de Jean XXIII, significative de l'esprit qu'incarne Philippe Denis. Il y a quelques années, le pape disait : « L'Eglise est vieille et ridée comme moi; rendez-lui grâce, attirez comme moi; rendez-lui grâce, attirez comme moi; rendez-lui grâce, attirez comme moi; rendez-lui grâce, attirez comme moi ». Ce message, Philippe

geles est là pour en témoigner : on ne peut que vibrer devant un tel hymne de la matière, où les signes ont reconquis valeur de symboles. Au reste, j'ai omis de dire que Philippe Denis travaille, avec un égal bonheur, les émaux, et dans l'exemple qui nous occupe, le dialogue de l'émail et de l'argent contribue à interioriser notre émotion artistique et religieuse. Pour conclure, souvenons-nous d'une parole de Jean XXIII, significative de l'esprit qu'incarne Philippe Denis. Il y a quelques années, le pape disait : « L'Eglise est vieille et ridée comme moi; rendez-lui grâce, attirez comme moi; rendez-lui grâce, attirez comme moi; rendez-lui grâce, attirez comme moi ». Ce message, Philippe



Forme en métal battu (hauteur 2,30 m).



Croix de la chapelle des Oblats à Rhode-Saint-Genèse.

Denis non seulement l'a compris, mais qui plus est, il lui a consacré tout son labeur et son talent. Et ce qui aurait pu être une gageure s'est mué en une œuvre profonde et épanouie, ouverte au renouveau comme à la vérité de toujours. Nous lui en savons gré, car il a su garder une vitalité et un enthousiasme peu communs. Enthousiasme dont est significatif un geste qui lui est familier. Souvent en effet, j'ai remarqué lorsqu'il cherchait à s'exprimer, que ses mains semblaient modeler la plasticité de ses paroles et les traduire dans un métal imaginaire... Dès lors, nous ne pouvons que souhaiter une compréhension de plus en

plus grande de la part du public et de l'Eglise. Depuis le Concile, celle-ci est d'ailleurs davantage respectueuse de l'artiste; elle s'est rendue compte en effet que, si l'on abaisse inconsidérément l'art sacré pour le mettre au niveau d'un certain public, il ne s'agit plus d'un acte de foi mais d'un acte de propagande. Mais, dans l'immédiat, l'Eglise a d'autres problèmes à résoudre. Hélas, il faut bien constater un manque d'intérêt du public et des interventions trop exigeantes de l'Etat. Ce n'est pourtant pas ce qui décourage Philippe Denis : avec le même courage et la même ténacité, il poursuit l'œuvre de promotion religieuse qu'il a

entreprise. A juste titre, il a confiance dans son œuvre et nous souhaitons que l'avenir lui donne raison ! Pour terminer, une réflexion de l'artiste qui, si elle n'est pas encore un cri d'angoisse, est déjà un appel empreint d'inquiétude : « Une société doit être digne et respectueuse de ses créateurs, ou ils disparaîtront dans l'oubli. Le tout est de savoir si le monde a encore besoin de nous : à lui de répondre ! ».

(1) Philippe Denis, 5, avenue des Sansonnets, Waterloo; tél. : (02) 54.77.52.

Flâneries dans Saint-Josse -ten-Noode

par Joseph DELMELLE



Saint-Josse-ten-Noode : L'Hôtel communal.

*« J'aime les immenses départs que l'on fait
dans de tout petits trains »*

C. F. LANDRY.

LE train de la vie quotidienne, à condition de quitter les rails de la routine, permet, lui aussi, de bénéfiques, de perpétuelles évasions. Hélas, trop souvent, nous nous en allons, vous et moi, à travers la ville, sans ouvrir les yeux ! Nous sommes pareils à des aveugles que l'habitude mène sûrement par la main. Tant et tant de choses nous échappent. Tant et tant de choses nous demeurent inconnues. Et nous les ignorerons toujours si nous acceptons cette facilité sans gloire qu'est l'accoutumance. Nous ne connaissons pas notre ville. Nous ne connaissons pas cette portion de la ville qui nous est cependant familière : notre faubourg, notre quar-

tier. Tout au plus nous apercevons-nous des modifications suscitées par les spécialistes de la remise en question : les urbanistes ! Saint-Josse-ten-Noode ! Depuis quelques années, la pioche n'y désarme pas. Partout, des chantiers sont ouverts. On bat des pieux. On coule du béton. Des tours s'élèvent, vastes falaises miroitantes autour desquelles le vent noue son lasso. La place Madou est devenue l'un des endroits les plus intenable de la ville lorsque les éléments manifestent quelque effervescence. Ce n'est qu'un courant d'air, un tourbillon, un carrousel ! Tout change. On lève les yeux. Les maisons d'hier et d'avant-hier sont

écrasées par les masses imposantes des buildings superposant, jusqu'au ciel, leurs cages à bureaux ou leurs appartements conditionnés. L'évolution a ses exigences. Et quand le bâtiment va, tout va... Tout change. Que devient, dans ce drastique remodelage du site, dans ce chambardement incessant, ce passé qui est cependant nécessaire à l'homme, comme la racine est nécessaire à l'arbre ? On ne vit pas avec le passé, affirme volontiers l'homme moderne... qui s'empresse d'entrer chez l'antiquaire ou le brocanteur afin d'acquérir, à prix d'or, quelques miettes de ce pain qu'il accuse d'être trop vieux, trop sec, et tout juste bon à finir dans la poubelle !



Saint-Josse-ten-Noode :
Vue du square Armand Steurs.



Saint-Josse-ten-Noode :
Perspective sur les Etablissements Mommen.



Saint-Josse-ten-Noode :
Le Couvent des Dames de Sainte Julienne.



Saint-Josse-ten-Noode : L'église Saint-Josse,
construite au XIX^e siècle, est une transposition
des modèles en honneur au siècle du baroque.

Le passé s'en va. Mais on n'élimine pas, du jour au lendemain, ce qu'il a mis longtemps à réunir. Et c'est pourquoi, en dépit du travail de la pointe et de la masse, il se perpétue ici et là, fait valoir ses droits, impose avec ténacité sa présence. Pour le découvrir ou le redécouvrir, il faut apprendre à voir. Il faut sortir ses yeux des trous de l'habitude.

Le passé s'en va : une partie de son patrimoine est tombée dans le tiroir aux souvenirs, un tiroir qui fait songer au tonneau des Danaïdes. Il en subsiste quelque chose et même, en définitive, beaucoup. Certaines rues, hormis un asphaltage superficiel, c'est-à-dire une écaille sur le bon vieux pavé d'autrefois, n'ont pas changé depuis des décennies. Ainsi en est-il, par exemple, de la rue Potagère qui, si elle nous était contée,

nous ferait bien des révélations : Marthe Massin y a reçu l'hommage du cœur d'Emile Verhaeren, Henri Maubel y est né, Albert Dupuis y a vécu, Georges Guérin et Jean Fischbach y ont logé sous les combles, le Théâtre des Rues y a reçu Julos Beaucarne et l'École des Beaux-Arts y a formé des générations d'artistes ! Beaucoup de maisons de cette rue-là — et des autres — ont une histoire qu'il serait passionnant à exhumer, à reconstituer chapitre par chapitre. C'est une mine inépuisable que nous offrent nos villes, nos faubourgs, nos quartiers, nos demeures...

Ne nous enfonçons pas dans cette mine-là, nous risquerions de ne jamais en sortir ! De la rue Potagère, il n'y a que deux pas jusqu'à l'hôtel communal. Progres-

siste sur le plan urbanistique ou — plus exactement peut-être — architectural, la municipalité a conservé l'immeuble de Charles de Bériot. Veuf de la Malibran, celui-ci y avait fait aménager une salle de concert inaugurée, le 9 mars 1844, par un récital du guitariste espagnol Huerta. Quelques années plus tard, le prince de Metternich, l'homme d'Etat qui, pendant une quarantaine d'années, avait conduit avec souplesse et rigueur les destins de l'Europe, devait louer cette grande maison alors entourée de partout d'arbres et de fleurs. Dans ses souvenirs, publiés en allemand sous le titre *Geschehenes, Geschenes, Erlebtes*, la petite-fille du prince a évoqué ce séjour entrecoupé de visites : Louis Blanc, Thiers et, entre autres personnages, Léopold I^{er}. « *Le roi Léopold de Belgique*, écrivait-elle, appar-

tenait aux visiteurs les plus assidus et venait volontiers chercher conseil auprès du prince Metternich. On sait qu'il était considéré comme le médiateur de tous les cabinets. Grand-père affirmait qu'il était un des meilleurs diplomates qu'il eût rencontrés. Très circonspect, très prudent et rusé à l'extrême... »

L'ancien hôtel de Charles de Bériot, si riche de souvenirs, a été acquis il y a un siècle, en 1868, par l'administration communale. Il a été victime de maints aménagements et d'une reconstruction partielle, le tout nécessité par sa destination nouvelle. Mais l'essentiel est qu'il subsiste, comme à l'avant-garde d'un passé singulièrement attachant.

Tout voisin, le square Henri Frick ouvre une oasis en triangle. Il encadre un bâtiment qui hébergea pendant de

longues années l'Observatoire où travailla Quetelet raillé par ce quatrain irrévérencieux de Raoul :

*Dans son humilité profonde,
Notre modeste Quetelet
Se défend d'avoir fait le monde,
Convaincu qu'il l'aurait mieux fait.*

Nous croisons des ombres, dont celle de Jean-Baptiste Madou, le plus grand, peut-être, de nos petits maîtres du XIX^e siècle. Nous évoquons la figure du bourgmestre dévoué qui résigna ses fonctions en 1926. Nous pensons au monument du Bocq — la commune a été à la pointe du mouvement des intercommunales ! — auquel a été substitué un mémorial aux morts de la guerre, œuvre — d'une valeur très contestée — de Charlier. Ce mémorial a été déplacé en 1965, en vue de la construction de la ligne métropolitaine de ceinture, et l'assurance a été don-

née, à l'époque, qu'il réintégrerait son emplacement initial dès l'achèvement des travaux... qui, à cet endroit, sont terminés depuis des mois.

Autre oasis située, celle-là, en marge du territoire de Schaerbeek, voici le square Armand Steurs. Avant d'y arriver, nous passons place Houwaert. Au centre s'érige le buste du poète, inventeur du *middelmaetisme* — pseudo-philosophie enseignant que, dans la vie, il convient de nager entre deux eaux et de ménager la chèvre et le chou —, par Talmar.

Le square — ou place — Armand Steurs est dédié au fondateur de la première intercommunale bruxelloise. Cette parenthèse fleurie et feuillue, ouverte dans l'agglomération, s'enrichit de quelques beaux monuments dont le principal, si l'on tient compte de ses proportions, rappelle que



Saint-Josse-ten-Noode : L'ancienne gare du chemin de fer, sise à front de la chaussée de Louvain.

« Saint-Josse-ten-Noode défend son autonomie mais participe aux ententes intercommunales. Le 16.XI.1891, le Conseil communal adopte les statuts de l'intercommunale des eaux. » En quelques mots, c'est toute une page de l'évolution urbaine qui se trouve résumée... Le 11 novembre 1944, l'explosion d'un V2, tombé à la sortie du tunnel du chemin de fer reliant Schaerbeek au Quartier-Léopold, endommagea l'aimable jardin qui a retrouvé tout son charme inattendu. Il y a un peu plus de trois quarts de siècle que ce quartier a pris naissance. Auparavant, la terre, à présent corsetée, remplissait d'humbles fonctions maraichères. L'églantier fleurissait. Le panache d'un peuplier frémissait dans le vent. A partir de 1858, on vit les champs traversés, de temps à autre, par une troupe de militaires.

Le nom d'une rue en pente perpétue l'éphémère existence d'une plaine de tir. Cette rue, c'est celle de la Cible. Un jour, cette campagne fut éventrée. On creusa une profonde tranchée. Les trains y circulent toujours. Mais le sillon a été voûté il y a quinze ans sur toute la longueur du boulevard des Quatre-Journées. Et ce voûtement a permis la création du square Delhaye, face à l'hospice — ou home de repos — Névrumont. Seul, un tronçon, entre la rue de la Cible et la chaussée de Louvain, reste à ciel ouvert. A l'extrémité de ce tronçon, côté de la chaussée, la vétuste petite gare continue à parler du passé tout en se demandant si elle ne retrouvera pas, un jour, ses voyageurs. Car il a été question et il sera peut-être encore question, un jour, de faire passer le métropolitain bruxellois par l'abrupte tranchée. Tout

est possible. Tant de travaux sont annoncés, qui tardent à être entrepris — tel l'aménagement, précisément, de la chaussée de Louvain — ou qui ne le seront jamais. En a-t-on vu des projets demeurés sans suite ? Mais, parfois, l'inattendu se produit : l'exécution suit de si près le projet qu'elle a même l'air, d'aventure, de le précéder !

Il y a mille et un souvenirs à rappeler : rue des Deux-Tours, rue des Guildes, rue Hydraulique,... l'ancien château de Saint-Josse, l'écurie des anciens « Tramways Bruxellois », Auguste Oleffe, le moulin, le Maelbeek... Mais nous voici rue de la Charité : le couvent des Dames de Sainte-Julienne, la chapelle, le cloître, le jardin, l'arrière de l'Hôtel Charlier, le « phalanstère » Mommen, la rue de la Palette qui n'existe sur aucun plan...



Saint-Josse-ten-Noode : La tour de la place Madou.

C'est en 1874 que les Mommen achetèrent un terrain rue de la Charité. Il appartenait sans doute au duc d'Arenberg mais les Dames de Sainte-Julienne en avaient la jouissance. Les Mommen créèrent là un établissement dont il a été souvent question, ici et ailleurs, parce qu'il devait jouer, dans l'évolution de l'art pictural dans notre pays, un rôle assez comparable à celui tenu, pour l'Ecole de Paris, par le célèbre « Bateau Lavoir ». Aujourd'hui encore, de nombreux artistes sont installés à demeure dans cet établissement qui comporte de vastes ateliers. Nous y avons rencontré Slabbinck. Nous y avons fait visite à Michel Dutrieu et à d'autres artistes. Victor Gilsoul y a travaillé. Emile Wauters y a trouvé un cadre à la mesure d'un de ses desseins, celui qui a donné naissance au **Panorama du**

Caire. C'est là, par ailleurs, qu'Emile Mathieu a réalisé son **Panorama de la Bataille de Waterloo** et qu'Alfred Bastien a peint son **Panorama de la Bataille de l'Yser**. Non, vraiment, on ne peut évoquer l'évolution de notre art pictural sans faire une halte rue de la Charité, à Saint-Josse-ten-Noode, à peu de distance de cet Hôtel Charlier qui se situe dans le prolongement naturel de ces jardins d'Akados que furent et que sont encore les établissements Mommen. On pourrait poursuivre. Nous le ferons peut-être un jour. Et nous irons alors vers la rue de la Limite — où demeura Yvan Gilkin —, vers la rue du Méridien — où Pierre Nothomb, qui fut conseiller communal de Saint-Josse, fut domicilié pendant plus de quinze ans —, vers le Gesù, vers le secteur Saint-

Josse-ten-Noodois qui est le plus « cinématographique » de Belgique, vers le Jardin botanique — encore accueillant, en dépit des mutilations dont il a été l'innocente victime —, vers la rue Verte et le quartier « louche » proche de la gare du Nord, vers la place Rogier et la rue des Croisades. Là aussi, il y a maints souvenirs qui nous attendent, tant d'ombres à faire revivre. Entre les hautes constructions existantes ou en voie d'érection, le passé fait, avec le présent, la plus normale et la plus pittoresque alliance. Entre l'orgueil des falaises de béton, quelques coquillages sont à ramasser. Ils enferment tant de voix émouvantes. Ils cachent tout le bruit de la mer. Car, dans l'invisible, dans l'invisible, les générations défuntes font entendre une vaste, multiple et diverse rumeur.



La Forêt de Soignes, cette majestueuse hêtraie.

De Soignes à la Sainte-Baume

par Gilbert NINANNE

A l'heure où le Bois de la Cambre subissait le début de sa cure de rajeunissement (!) suivant le langage officiel employé pour justifier ce massacre, j'ai eu le plaisir de découvrir une forêt qui n'avait de commun avec ce bois que la superficie quasi égale. Le Bois de la Cambre totalise 125 hectares contre 138 hectares à la forêt domaniale de la Sainte-Baume (Var).

Le parallèle qu'on ne peut manquer de faire entre cette sylvie et la Forêt de Soignes ne me quittera pas tout au long des deux heures de visite de ce massif. De 1.100 kilomètres plus méridionale que Soignes, sa curiosité réside en la présence d'arbres aux essences typiquement septentrionales. Cette sœur — hélas pas jumelle — de la Forêt de Soignes est en effet composée en principal de hêtres, mais quels hêtres... !

Mais entrons dans la forêt par le pre-

mier sentier venu, issu du plateau de l'Hôtellerie, à 700 mètres au-dessus du niveau de la mer (altitude moyenne des sommets soniens : 100 mètres). C'est la mi-mai. Une matinée des plus chaudes commence à faire tourner le soleil dans l'azur pur, profond. Et voici qu'en l'espace de quelques mètres, le phénomène apparaît sans autre explication que le contraste de deux climats. La chaleur sèche des hauteurs provençales fait place à la fraîcheur nordique. D'abord, voici quelques érables, tilleuls, ifs immenses, colossaux, imposants. Le sentier, à peine balisé, s'élève vers la montagne.

Le voici, celui pour qui je suis venu : le premier hêtre vu sous le ciel du Midi. Je dois m'en approcher, le toucher même pour m'assurer de la réalité de ce monstre issu d'une autre époque. Les mousses collées au tronc par l'humidité et la fraîcheur le rendent pres-

que méconnaissable. On croirait voir un chêne rugueux n'ayant rien de commun avec l'écorce plutôt lisse du hêtre. Mais les feuilles des branches les plus basses, éclairées par on ne sait quels faisceaux de lumière, facilitent l'identification de cet arbre difficile à oublier quand on a connu Soignes. Au sol, le même terreau moelleux dans lequel poussent de jeunes hêtres à deux feuilles, futurs colosses. Et la comparaison avec la Forêt de Soignes se poursuit. La hauteur des hêtres est identique mais le merveilleux laisser-aller de la nature rend ces arbres plus féériques. Une certaine oppression me saisit par l'obscurité des environs, le calme des sentiers, le chant des oiseaux. Seul, parfois le bruit d'un écu-reuil qui fuit; puis c'est à nouveau la paix totale. J'ai beau me retourner, je ne vois plus la Provence, je suis dans le Nord. Le climat me rappelle pourtant à l'ordre car je transpire mal-

gré la fraîcheur. Il faut préciser aussi que, depuis l'entrée dans la futaie, la paroi rocheuse de la Sainte-Baume se rapproche. J'ai dû gravir quelques dizaines de mètres, lentement, péniblement. Alors, au travers de hêtres, apparaît le massif montagneux, écran rocheux de 12 kilomètres de long verticalement posé sur la Provence.

A l'ombre de ce mur géant, faisant face au nord, la forêt jouit ainsi de la fraîcheur et de l'humidité nécessaires à la croissance de pareilles essences à cette latitude. Toute l'explication de ce phénomène réside dans cette montagne seulement ensoleillée sur sa crête et sur son flanc au couchant.

Encore quelques lacets et le sentier devient une suite d'escaliers de roches brutes qui mènent, suivant la direction choisie, à la Grotte de la Sainte-Baume (terme du Chemin de Croix gravi par Sainte Marie-Madeleine repentante) ou vers le sommet de la montagne. Pour ma part, après avoir admiré l'édifice religieux accolé à la paroi rocheuse, j'atteins le sommet est de la roche. Alors se confirme le phénomène forestier. Dès l'arête de la montagne, la nature semble mourir; seuls les ar-bousiers, chênes verts ou autres plan-

tes typiquement provençales, garnissent l'aride versant sud de la Sainte-Baume.

A califourchon sur deux climats, je domine la tête des hêtres géants, éclairés par le soleil généreux qui va bientôt leur être caché. De 1.000 mètres, le panorama de la Provence varoise s'étend à l'infini de collines vertes, de monts cendrés, de brumes bleues.

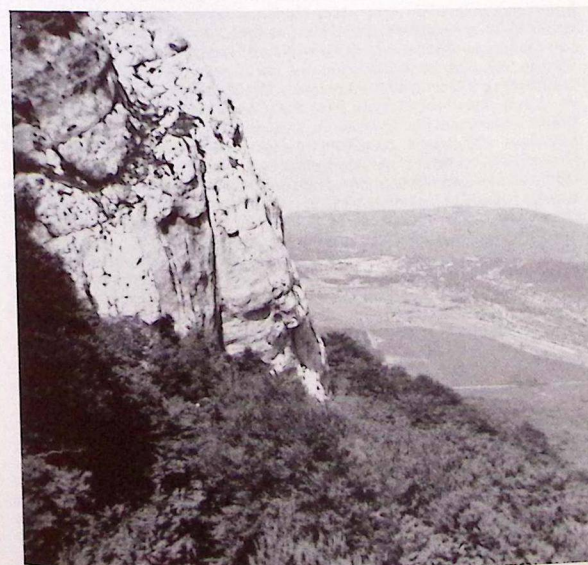
Déjà, la forêt me rappelle. Je redescends vers la basse partie de la sylvie. L'enchantement se renforce par la vue d'autres essences, mais surtout de chênes géants, trapus, noirs de mousses, aux branches aussi grosses que le tronc d'un chêne sonien. Il ne manque que le Petit Poucet et l'Ogre pour compléter l'impression de transport en forêt sauvage.

Où, hélas, la comparaison s'impose le plus avec sa sœur du nord, c'est dans le domaine de la protection du caractère primitif de cette Brocéliande méridionale. Dès l'entrée en forêt, un écriteau vous annonce l'interdiction à tout véhicule. Donc, pas de mazout, pas d'asphaltage, pas de nécessité de créer de larges voies de pénétration. En certains cantons, afin de protéger la régénération, de discrètes clôtures

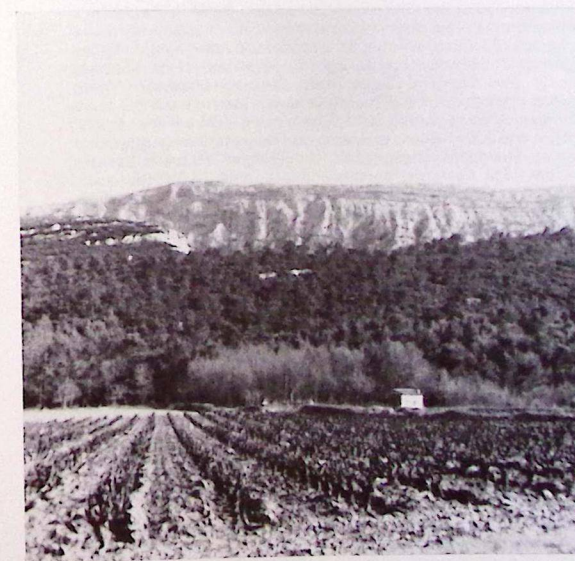
ont été dressées. Dès que le développement de la flore et des jeunes arbres atteint l'essor nécessaire vers une longue vie, l'accès à ces zones est libéré. Le souci de la préservation de ce riche domaine est poussé, suivant les endroits, à interdire le ramassage de branches mortes, la récolte de plantes, la capture d'insectes ! Toutes ces mesures ne sont pas vaines car voici la nature à l'état brut. Cette forêt — dans laquelle de nombreux hêtres sont morts et laissés sur leur tronc ou en travers de sentiers — est celle d'il y a cinq cents ans. Quel dommage que la Forêt de Soignes ne soit pas « abandonnée » elle aussi au lieu de la « rajeunir ».

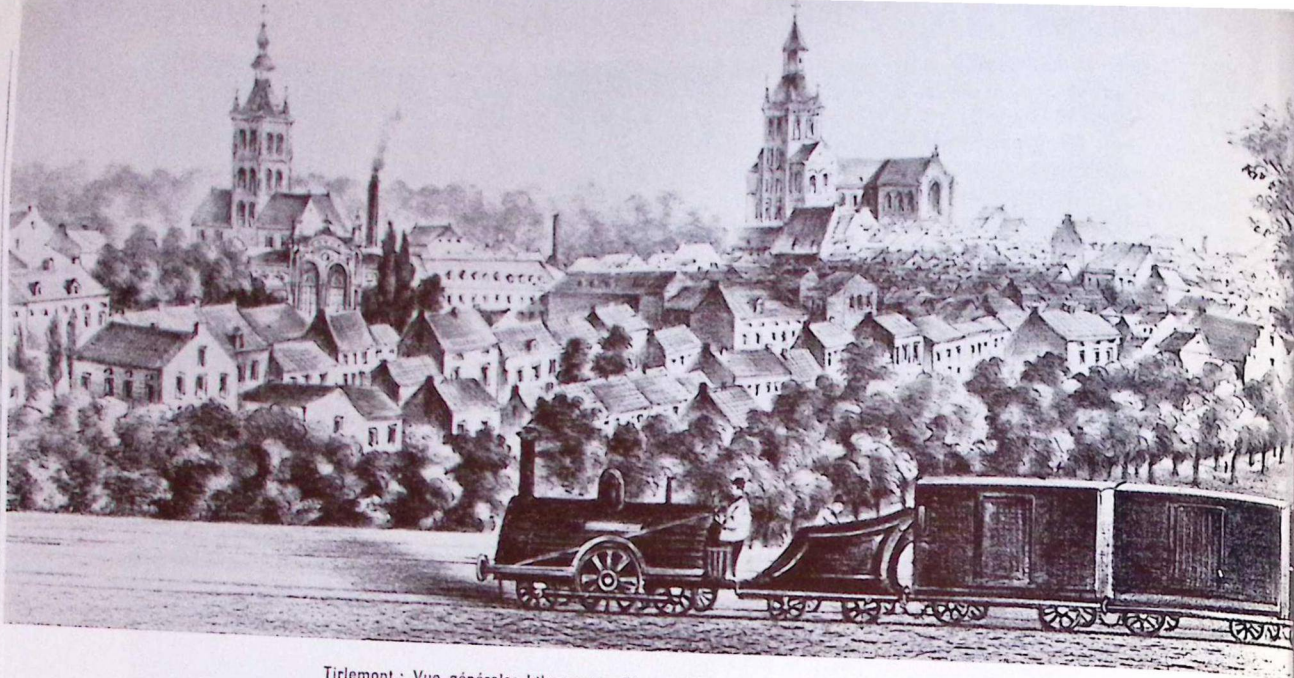
Avant de quitter ce lieu enchanteur, un hêtre mort, brisé, sec, semble me dire : « Tu vois, j'ai fait mon temps, j'ai vécu heureux ici, il faisait bon sous mon ombrage. Je ne regrette pas de pourrir maintenant et, même s'il le faut, m'allonger sur ce sol qui nous a tous nourris. ». Et juste avant de quitter la Forêt de la Sainte-Baume, avant le saut vers la Provence voisine, un chêne au diamètre impressionnant me fait penser qu'il ne subira pas le sort du « Grand Chêne » de Georges Brassens.

Sans ces têtes de hêtres... Brocéliande.



Le massif de la Sainte-Baume, vu de Nans-les-Pins.





Tirlemont : Vue générale; Lithographie (Haut. 0,175; Larg. 0,250) de J. Hoolans (1858).

Paul DEWALHENS
Archiviste de la ville de Tirlemont.

Tirlemont ville blanche

I. PRESENTATION ET HISTOIRE RESUMEE

Tienen (Tirlemont), dans le bassin de l'Escaut, sur la Grande Gête, petite rivière, à 50 mètres plus ou moins au-dessus du niveau de la mer, est issue d'un gîte d'étape ou bourgade, le long de la voie secondaire gallo-romaine, datant probablement du I^{er} siècle de notre ère, qui partait de Tongres (sur la chaussée Bavai-Cologne tracée sur la ligne de faite entre les bassins de la Meuse et de l'Escaut) pour aboutir par Brustem, Hakendover, Tienen, Leuven à Asse. C'est une des plus anciennes villes du Brabant, dominée par les tours caractéristiques des églises Saint-Germain et Notre-Dame-au-Lac, à mi-chemin entre Bruxelles et Liège, à l'intersection de plusieurs autres routes (Aarschot, Diest, Léau, Huy, Namur, Charleroi), d'une superficie de 1.272 hectares, comptant à peu près 23.000 habitants, située au nord de la Hesbaye, région argilo-limoneuse de l'agriculture à gros rendement, et au sud-ouest du Hageland, ancien pays des halliers, région sablo-limoneuse orientée vers l'exploitation du bétail et des fruits.

Ville flamande, d'entre-deux, pourrait-on dire, fort peu éloignée de la Wallonie, et où le quart au moins de la population (referendum 1947) parle les deux langues nationales, elle doit son bien-être, depuis le milieu du XIX^e siècle, au développement de la S.A. Raffinerie Tirlemontoise qui fabrique plus de 200.000 tonnes de sucre raffiné par an. Les visites guidées de la R. T. sont accordées sur demande écrite. Renseignons aussi la S.A. La Citrique Belge, la S.A. Edouard de Saint-Hubert (montage de machines agricoles et tracteurs), des ateliers de confection, des fonderies, une briqueterie, des vinaigrieres, un fabricant de radios et télévisions, et la dernière venue Sylvania-Benelux S.A. (fabrication de tubes pour la T.V. en couleurs). Tirlemont, ville de 2^e classe, située à l'est du Brabant, appartient à l'arrondissement administratif et judiciaire de Louvain et est le chef-lieu de canton de plus de vingt villages.

Ses écoles primaires, moyennes, secondaires, normales, professionnelles, techniques, d'agriculture, ses académies de musique et de dessin sont fréquentées par plus de 8.000 élèves. Tirlemont est une ville spécifiquement brabançonne, entre la Flandre et la Wallonie.

Déjà au II^e siècle de notre ère, la Hesbaye est remarquable par ses domaines ruraux, ses villae (plus tard vicus mérovingiens), exploitations terriennes dirigées par les seigneurs enrichis dans le commerce avec les armées du Rhin principalement.

La population de cette contrée fut convertie en partie au christianisme à partir du III^e siècle, par saint Martin, septième évêque de Tongres, qui deviendra le patron de la Hesbaye et aussi de la ville plus tard. La place, bourgade pré-gallo-romaine (les faubourgs Aandoren-Grimde, au sud, et Avendoren, au nord, étant d'origine gauloise de prototype pré-franc) est citée pour la première fois dans un acte de Louis le Débonnaire, fils de Charlemagne, 13 janvier 829, confirmé par son fils Charles le Chauve, 20 avril 872, accordant des privilèges à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris, dont les bénédictins construisirent le temple primitif de Thionas.

Thionas, issu de tiuna, germanisation du celtique archaïque dùno, signifie mamelon, butte, colline, dont Tienen en flamand, et Tirlemont en français (de *Thenis mons*, 1099, ou *Thienes le mont*, 1157 : tautologie puisque deux fois mont.)

Au partage du royaume de Charlemagne entre ses fils, traité de Verdun 843, Lothaire reçut un état qui s'étendait de la mer du Nord Lotharingie ou Lorraine jusqu'à la Bourgogne, et en Basse-Lotharingie ou Lothier qui comprendra le comté qui deviendra le duché de Brabant (de braak-band, langue de terre marécageuse et broussaill-comtés de Namur, de Luxembourg et de Limbourg. La Flandre appartenait à la France.

Il n'est pas douteux que le monastère et ses dépendances furent dévastés par les Normands, ainsi que le furent Louvain et Saint-Trond, car on n'en entendit plus parler durant plus d'un siècle.

Vers 1015, Lambert le Barbu, ancêtre des comtes de Louvain, éleva la bourgade au rang de ville et dota le monte Tienes d'une enceinte murée à cinq portes, baignée par les bras de la Mène, affluent de la Gête. Etant à la fois endroit emmurailé et juridique elle fut officiellement reconnue comme oppidum en 1194. Elle eut successivement quatre enceintes. Les boulevards actuels (4 km 278 m) empruntent le tracé de la quatrième construite de 1507 à 1635. Les bénédictins de Saint-Germain-des-Prés ayant quitté la villa

de Thenis, en 1119, celle-ci était devenue par moitié la propriété de la Comtesse Richilde, épouse de Bauduin VI, héritière du Hainaut, qui en céda le bénéfice à l'abbaye de Saint-Denis-en-Broquerioie près de Mons, l'autre moitié passant au prince-évêque de Liège qui en cédera le bénéfice au Chapitre de Saint-Jean de Liège.

La seigneurie d'Avendoren avait une église domaniale au VIII^e siècle déjà, dédiée à saint Martin, septième évêque de Tongres. Elle devint paroissiale avant même que Saint-Germain n'existât. Sans doute fut-elle le berceau spirituel de Tirlemont, saint Martin, évêque de Tongres, étant fêté le 21 juin comme patron de la ville, saint Germain étant fêté pour sa part le 28 mai comme patron de son église.

Avendoren passa aux bénéfices de l'abbaye de Saint-Denis-en-Broquerioie et du Chapitre de Saint-Jean de Liège en même temps que Tirlemont et les dépendances de Saint-Germain.

Saint Martin de Tours, officier romain, qui partage son manteau avec un malheureux, remplacera saint Martin de Tongres à l'église d'Avendoren du début du XVI^e siècle jusqu'en 1810, année de la démolition de l'église.

L'imposant groupe en chêne polychrome (H. 1,86 × L. 1,37 m), œuvre célèbre, vraisemblablement sortie d'un atelier brabançon vers 1510, est conservée à l'Hôtel de Ville.

Saint Martin de Tours, patron d'Avendoren, est fêté le 11 novembre. La seigneurie de Grimde appartient d'abord à l'abbaye de Lobbes, puis passa au X^e siècle à l'abbaye de Stavelot-Malmédy qui en céda les droits contre échange de dix manses ou fermes au noble Robertus en 956. Au XII^e siècle, le patronat de l'église Saint-Pierre et les droits sur les dépendances passaient à l'abbaye d'Ophelyssem qui en aura le plus gros bénéfice jusqu'à la fin de l'ancien régime, la part minime étant allouée aux chanoines d'Hoegaarden, à l'église de Malèves et à l'abbaye de Villers.

Saint-Pierre de Grimde dépendra du doyenné de Léau jusqu'en 1599. Saint Pierre, patron de Aandoren-Grimde, est fêté fin juin, début juillet dans l'octave de sa fête.

En 1168, Godefroid III, duc de Brabant et de Lotharingie, accordait aux Tirlemontois le renouvellement des privilèges concédés par ses prédécesseurs, notamment l'affranchissement de la « morte-main ».

droit qu'avaient autrefois les princes et seigneurs de s'approprier l'héritage mobilier de leurs sujets. C'est la plus ancienne concession de privilèges octroyée par les ducs de Brabant et la plus vieille charte urbaine conservée aux archives du Royaume.

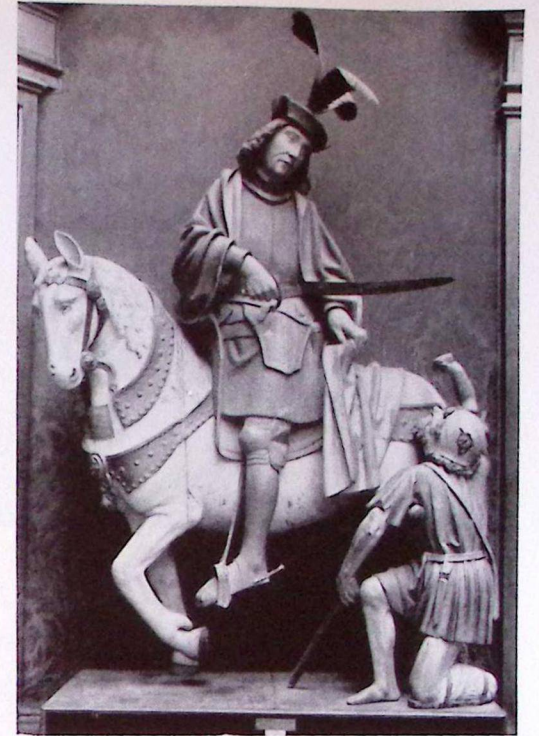
Henri I^{er}, battu à Steppes (Montenaken) par Hugues de Pierrepont, prince-évêque de Liège, 3 octobre 1213, pilla Tirlemont par dépit. Il se fit pardonner en établissant un marché libre le mardi (il existe toujours) et en faisant bénéficier la ville de l'octroi qui sera maintenu jusqu'en 1860. Il créa aussi un atelier monétaire dont les deniers d'argent présentaient d'un côté l'effigie à l'agneau pascal et de l'autre la croix brabançonne, symboles que nous retrouvons dans les premiers sceaux de la ville. Sous l'influence des communes la civilisation rurale deviendra petit à petit artisanale et urbaine. Aux catégories féodales se mêleront les bourgeois et les gens de métier de plus en plus intéressés à développer la démocratie communale.

Tirlemont, de 1250 à 1792, fut le chef-lieu d'une mairie ou quartier qui comptait trois autres villes : Léau, Halen, Landen et septante deux villages. Elle prenait place après Louvain, Bruxelles, Anvers, Bois-le-Duc et avant Nivelles et Léau.

Jean I^{er}, gagnant la bataille de Woeringen sur le Rhin en 1288, annihila l'influence politique des archevêques de Cologne, mit fin à l'hostilité des évêques de Liège, raffermis la sécurité commerciale d'est à ouest et posa les bases d'une unité nationale entre la mer et le Rhin.

Il donna à Tirlemont des armoiries — champ d'azur à fasce d'argent, flanqué de deux moutons dressés sur leurs pattes de derrière et tenant chacun entre leurs pattes de devant la hampe d'une petite bannière bleue et blanche, couleurs de la ville — pour la récompenser de l'aide qu'il avait reçue à cette bataille de la part de ses archers et arbalétriers. Elles rappellent que la plupart des habitants s'adonnaient à la filature et au tissage de la laine au moyen âge. Le bleu fait penser au drap tirlemontois de teinte azur obtenue grâce aux extraits de la plante appelée guède ou pastel des teinturiers, et le blanc, à la laine des milliers de moutons que la Hesbaye nourrissait en ce temps-là.

Tirlemont, qui avait son mot à dire au Conseil de l'administration de la Nation, signa avec les représentants d'autres villes du Brabant la charte de Cortenberg, en 1261, et aussi la deuxième du nom, en



Saint Martin partageant son manteau, imposante sculpture (± 1510) sortie vraisemblablement d'un atelier brabançon, et conservée à l'Hôtel de Ville.

1312, celle-ci étant la plus importante déclaration des droits de l'homme du duché.

A côté de la gilde des drapiers, la plus puissante, qui commerçait avec la Flandre et le Hainaut, et exportait ses produits vers la France, l'Allemagne et l'Angleterre, florissaient des dizaines d'autres métiers : lainiers, tisserands, brasseurs, bouchers, cordonniers, tailleurs, tanneurs, boulangers, toiliers, meuniers, mégissiers, charpentiers, dentellières, étainiers et fondeurs de cloches. Des Juifs-Lombards y tenaient des officines de change et de prêts. La ville aurait compté jusqu'à 20.000 habitants au XIV^e siècle.

Sous Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, qui par son mariage avec Marguerite de Male hérita de la Flandre et de la Basse-Lotharingie, sauf Liège, va se forger non sans mal l'unité politique et administrative de la future Belgique par l'économie urbaine commune à toutes les provinces.

Tirlemont, ville riche, sentinelle avancée au sud du duché de Brabant, près de la principauté de Liège, sur une route commerciale et stratégique importante, allait subir, de la fin du XV^e siècle jusqu'au milieu du XVII^e siècle, au moins dix saccagements auxquels s'adonnèrent aussi bien ennemis qu'alliés, sans compter les ravages causés par les inondations et la peste.

Quant au spirituel elle appartenait au diocèse de Malines par une bulle de Philippe II, 12 mai 1568. Le souverain supprima l'autorité du prince-évêque de Liège et créa dans le pays de nouveaux évêchés où il plaça ses créatures.

Tirlemont retrouva, par intermittence au cours des ans, un peu de ses fastes d'antan en développant la tannerie, la brasserie, le commerce des grains, et en canalisant la Gête qui fut navigable durant une soixantaine d'années. Le tissage avait périçité suite à la concurrence anglaise.

Le sac de juin 1635 par les franco-hollandais la laissa exsangue jusqu'au règne de Marie-Thérèse d'Autriche. Six couvents, sept églises furent pillés et brûlés. Des six cents habitations, intra-muros, trente à peine furent épargnées. Des centaines de personnes furent martyrisées et assassinées, sans égard pour le sexe ou l'habit religieux.

L'indignation, que soulevèrent ces infamies jusqu'au delà des frontières, nous est restée par maints récits, plaintes et pamphlets.



La Grand'Place et l'église Notre-Dame-au-Lac vues depuis la tour de l'église Saint-Germain.

A. — GRAND'PLACE (GROTE MARKT) : une des plus grandes du pays (1 hect.) après celle de Saint-Nicolas-Waas et meilleur endroit pour le parage des véhicules.

1) Eglise Notre-Dame-au-Lac

Temple élégant de style gothique brabançon, transcription régionale apparentée aux modèles du nord de la France, dû aux architectes Jean d'Osy (le maître de la tradition architecturale religieuse et civile du gothique brabançon), Jacques de Gobertange alias Laureys, Henri de Gobertange, Sulpice van Vorst, Jan Keldermans, Mathieu de Layens qui en dirigèrent successivement les travaux de 1290 à 1470 à peu près et qui travaillèrent aussi aux monuments célèbres de Malines, Bruxelles, Louvain, Mons, Diest et autres lieux. Construction unique, en forme de T renversé, n'ayant en somme qu'un chœur, des bas-chœurs et des transepts.

Le chœur, les portails et la tour sont des joyaux de l'architecture ogivale primaire et secondaire. Les bâtiments, imités du gothique, accolés aux basses-nefs, datent de 1851. Les consoles, une cinquantaine, racontent des faits-divers de la légende et de la construction de l'église, ainsi que des séquences de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Notre-Dame-au-Lac demeura jusqu'au XVII^e siècle un lieu de pèlerinage renommé par les guérisons dues à une des sources qui alimentaient l'étang, asséché au XVIII^e siècle, source toujours visible dans le fond de la grotte consacrée à Notre-Dame-au-Lac, en 1903, près des fondations du bas-chœur nord. Le pèlerinage fut supplanté par celui de Notre-Dame-de-Montaigu. La tour a une hauteur de 70 m (45+25 m de la fine flèche ajourée à balcon). L'église a été construite en pierre de Sichein, de Namur, de Mézières, mais principalement en pierre blanche de Gobertange.

L'intérieur de l'église provoque l'impression d'exiguïté, contrastant singulièrement avec l'extérieur d'une grandeur imposante et d'une élégance indiscutable. Remarquons-y quelques œuvres dignes d'attention : dans l'abside à cinq pans, dont les fenêtres lancéolées furent à moitié maçonnes quand furent bâtis les petits bas-chœurs vers le milieu du XIX^e siècle, le maître-autel composite du Rouge-Cloître d'Auderghem, XVII^e siècle, orné d'une copie, 1689, par N. Debacker

L'hôtel communal en ruine, au forum, près Saint-Germain, fut remplacé, début XVIII^e siècle, par un nouvel édifice à l'emplacement du Driesch, endroit bourbeux, en friche, qui s'étendait devant Notre-Dame-au-Lac, et qui deviendra la Grand'Place.

Joseph II, décrétant une foule de mesures attentatoires aux lois fondamentales du pays, Tirlemont deviendra un des plus remuants foyers de troubles de la révolution brabançonne. Les Autrichiens revenus en 1790, après quelques mois de gouvernement malheureux de la République des Etats-Belgique Unis, céderont la place aux Français commandés par Dumouriez, en 1792, reviendront en 1793, pour l'abandonner définitivement aux troupes de Kléber en 1794, Les couvents sont supprimés et leurs biens vendus. Les contributions exigées par la République et l'Empire l'auront appauvrie en hommes et en richesses. Elle ne comptera plus que 8.000 habitants en 1815. Tirlemont prendra une part active aux événements de 1830 et à la campagne des dix jours en 1831.

Elle a payé son tribut aux guerres mondiales : 120 morts, 60 maisons incendiées en 1914-1918; 160 morts et 649 maisons détruites en 1940-1945, dont l'hôpital civil et la plupart des maisons du béguinage. Le style néo-classique caractérise quelques demeures du centre de la ville. Les alentours de Saint-Germain, sur la hauteur, ont gardé quelque peu leur cachet archaïque avec leurs ruelles à escaliers. Tirlemont reçut la dénomination de Tirlemont-la-Blanche en 1832 où l'on prit l'habitude de badigeonner les maisons au lait de chaux afin de combattre la peste qu'on appelait **cholera morbus**.

Les habitants sont riches en sobriquets : **schapenkoppen** (têtes de mouton) par allusion à la figure héraldique; **kwékers**, d'après le cri désagréable du canard qui avait été employé au lieu et place d'une colombe lors d'une fête de Pentecôte à Saint-Germain au XIV^e siècle; **boeren van Tienen** (paysans de Tirlemont) à cause de l'apport de la main-d'œuvre paysanne aux sucreries et à l'artisanat au XIX^e siècle; **suikermannen** (sucreries) dû à la Raffinerie Tirlemontoise.

II. VISITE DE LA VILLE

(Le parcours proposé s'étend sur plus de 6 km, et de 4 km si on laisse tomber Hakendover.)



La svelte église Notre-Dame-au-Lac, en gothique brabançon, est apparentée aux modèles du nord de la France.

L'Erection de la Croix de Van Dyck qui se trouve à Notre-Dame Courtrai; dans la niche, la statue remarquable de la Vierge, 1362, par Walter Pans, sculpteur de la contrée, alors que la copie, 1911, par B. van Uytvanck de Louvain trône dans le portail principal; les **iseries et confessionnaux** d'un baroque décadent, XVII^e et XVIII^e siècles, des Récollets d'Anvers; les **stalles**, 1775, de style Louis XVI par J.C. Bastin de Namur; les **autels Renaissance** dans les ansepts : celui de gauche présente **La Sainte Famille**, 1791, de J. Verhaegen qui se nommait « petit-fils » de Rubens; celui de droite est surmonté d'une **Sainte Trinité** attribuée à Jérôme Duquesnoy le Jeune (1602-1654); une **Pieta** et une **Sainte Anne**, belles œuvres du XVI^e siècle; la **Madone du Lac**, panneau peint du XVI^e siècle.

Au square, à gauche de l'église, monument aux volontaires de 1830, par Jef Lambeaux, et celui élevé en 1952 en l'honneur des victimes tant civiles que militaires de 1830-1831, 1914-1918, 1940-1945.

Contre le transept nord, une **pompe monumentale**, 1729, surmontée d'une statue de la Vierge, où flotta le premier drapeau de la révolution brabançonne en 1789.

3) Marché à la Chaux (Kalkmarkt), à droite de l'église, la stèle aux morts de 1914-1918, surmontée d'une Victoire d'Egide Rombaux.

4) L'Hôtel de Ville porte le millésime 1836. L'ancienne façade de style Renaissance flamande fut remplacée par l'actuelle en avant-corps, assez massive, avec péristyle à six blocs de pierre bleue, d'après les plans de Drossaert, architecte de la ville. A l'étage à balcon, sous un entablement supporté par six colonnes corinthiennes, au-dessus des frontons triangulaires des hautes fenêtres se trouvent dans des niches rondes les bustes dorés de l'empereur Charles-Quint (1500-1558), des peintres, Pierre-Paul Rubens (1577-1640) et Antoine Van Dyck (1599-1641), de Wenceslas Coebergher, peintre, ingénieur et architecte (1561-1634), d'André Vésale (1514-1564), savant anatomiste, de Juste Lipse (1547-1606), célèbre philologue et humaniste, et d'André-Ernest-Modeste Grétry (1741-1813), compositeur et musicien, une des gloires de l'opéra comique.

L'hôtel de ville peut être visité sur demande, excepté les samedis,

dimanches et jours fériés : le cabinet du bourgmestre en style premier empire, 1813, est une curiosité; une quarantaine de toiles de peintres belges des XIX^e et XX^e siècles y sont exposées.

5) L'étoile faite en pavés blancs devant l'hôtel de ville rappelle l'emplacement du pilori, de l'échafaud et des arbres de la liberté. La guillotine fut employée la dernière fois en 1847.

6) En face de l'hôtel de ville : la **maison de Baüs**, du nom du propriétaire actuel, de style Louis XV à perron, est l'ancien Hôtel de Bourgogne, et fut habitée au XVIII^e siècle par la famille des de Renesse, et restaurée en 1758.

7) L'Institut Victor Beauduin est l'école professionnelle et technique pour garçons, en mémoire de l'ancien bourgmestre (1892 à 1904), dont ce fut le domicile, promoteur de l'enseignement technique et professionnel. Jusqu'en 1791 (année de sa destruction par l'incendie) une des grosses auberges de la région, appelée Hôtel d'Autriche, puis plus tard, sous l'occupation française, après sa reconstruction, Le Plat d'Etain. Après les républicains fut le rendez-vous des orangistes. A hébergé empereurs, princes, généraux des Pays-Bas, d'Allemagne, de Russie, de France. En mai 1815, un mois avant Waterloo, Wellington et Blücher s'y rencontrèrent.

8) Le corps de garde, ancienne halle aux draps à belle voûte en briques espagnoles soutenues par des colonnes toscanes de pierre bleue, fut aussi le local des chambres de rhétorique, de la justice de paix et du greffe du canton. Façade reconstruite en 1848 par Drossaert. Bel exemplaire d'architecture civile. Occupé par les services de la police. La prison, dans le fond de la cour, qu'on appelle **het torenken**, représente un donjon moyenâgeux. Elle fut construite avec les pierres qui provenaient de la démolition de la Porte des Béguines, rue de Bost. Les Tirlemontois nomment l'ensemble **het cottegaar**, du français corps de garde.

B. — MARCHÉ AUX LAINES (WOLMARKT) :

1) Les maisons van Ranst, n^{os} 15-17-19-21, des XVII^e et XVIII^e siècles, construites à l'emplacement du manoir des écuyers van Ranst qui fut détruit lors du sac de la ville en 1635. La colonne

élançonnée par deux griffons, du n^o 15, et la porte et les fenêtres romanes du n^o 17, sont les seuls témoins qui nous restent du manoir primitif. Celle à perron, la plus belle des deux dernières en Renaissance flamande, fut habitée par la famille van Ranst jusqu'en 1796.

2) En face, au 14, la maison natale du général Wangermée. Son père Antoine Wangermée était médecin vétérinaire de 2^e classe au 1^{er} régiment des chasseurs en garnison à Tirlemont. Une plaque rappelle que le général Emile Wangermée, vice-gouverneur du Congo-Belge, gouverneur du Katanga, fondateur d'Eisabethville, y naquit le 14 mars 1855.

C. — MARCHÉ AU BÉTAIL (VEEMARKT) :

Eglise Saint-Germain

En arrivant au Marché au Bétail, ancien forum où se trouvait le premier hôtel de ville, nous apercevons devant nous, laissant l'église à notre gauche, en face de celle-ci, une curieuse maison au toit à la Mansard, malheureusement transformée en maison de commerce, d'où l'on a une vue surprenante sur la partie sud de l'ancienne collégiale, l'édifice le plus considérable et le plus somptueux de la ville. C'est là que les amateurs des charmes du passé s'assemblent pour écouter les concerts de carillon.

A droite, une maison en pierres de Gobertange, de style Renaissance, portant la date de 1550, à l'enseigne **Die Mortier**, en bas-relief, qui fut une des plus anciennes pharmacies du pays après celles de Hasselt et de Maaseik.

On parvient aussi à l'église par des rues à escaliers aboutissant aux côtés nord et est. La sacristie, ancienne chambre capitulaire, date du XVI^e siècle.

Le petit temple primitif de Saint-Germain, IX^e siècle, fut reconstruit vers 1149 en basilique romane à quatre tours. Celle-ci figure sur le polyptyque des saintes femmes, qui se trouve à l'église Saint-Léonard de Léau, que l'Anversois Jean Mertens peignit vers 1480; et sur lequel sont aussi reconnaissables Saint-Léonard même et Notre-Dame-au-Lac de Tirlemont.

Saint-Germain fut reconstruit, agrandi et rehaussé d'après les plans de Pierre van Wijenhoven, architecte de Charles-Quint, après l'incendie de 1535.



Les anciennes maisons van Ranst, principale curiosité du Marché-aux-Laines.



Le Marché-au-Bétail et l'impressionnante église Saint-Germain; lithographie (Haut. 0,174, Larg. 0,254) de J. Hoolans (1858).

Une tour trapue et massive à cinq étages fut bâtie entre les moignons des deux tours occidentales qu'on recouvrit d'une toiture à double pente sur pignons triangulaires dont l'un tourné vers le nord, l'autre vers le sud, tandis que les pierres des deux petites tours du chœur servirent à agrandir les transepts. La nef ne fut rehaussée et le chœur et les chœurs latéraux ne furent reconstruits et agrandis qu'après le sac de 1635. La tour surmontée d'une flèche (1713) en forme de poivrière (45 + 18 de la flèche = 63 m) contient un carillon de 54 cloches (7.000 kg), quatre octaves et demi, le plus complet du pays. Des concerts ont lieu chaque dimanche de 11 h. 30 à 12 h. 30 et le mardi de 20 h. 30 à 21 h. 30 durant la première quinzaine de juin et les mois de juillet et d'août. (Programme sur demande au Syndicat d'Initiative). La flèche penche vers le sud-ouest à cause d'une poutre brisée par l'explosion du magasin à poudre que les Français firent sauter le 10 mars 1793 lors du retour momentané des Autrichiens, déflagration qui mit en pièces les vitraux des églises et provoqua la mort de trente personnes et en blessa une cinquantaine d'autres. Saint-Germain est un de ces édifices, tels ceux de Nivelles, Bertem, Tourinnes-la-Grosse, Orp-le-Grand, qui n'a pas son caractère d'originalité propre, mais peut, comme ces autres, se vanter de caractéristiques architecturales dans le détail, représentant en Brabant l'influence mosane du temps où le diocèse de la Principauté de Liège, influencé par l'art rhénan et par des réminiscences byzantines, étendait son pouvoir spirituel jusqu'aux alentours de Louvain. L'avant-corps de Saint-Germain est un remarquable exemplaire de roman tardif qui date probablement de 1220. La marne calcareuse de Linsmeau a été employée pour les fondations de Saint-Germain, le quartzite d'Overlaar pour le gros-œuvre, le grès de Dongelberg et de Gobertange pour les murs et ornements tant extérieurs qu'intérieurs. C'est à l'intérieur, grandiose et imposant, que se manifeste l'influence gothique. On entre à Saint-Germain par la porte Saint-Sébastien (XVI^e siècle) au nord ou par les portes des Morts (XVIII^e siècle) et de Sainte-Anne (XVI^e siècle) au sud. Les hautes nefs et les transepts de style ogival avec leur triforium élégant sont impressionnants par leurs lignes harmonieuses.

La ligne médiane du narthex au chœur est deux fois brisée. L'axe du chœur par rapport à la nef dévie d'environ 7 degrés vers le nord. La partie sous la tour, le narthex, est romano-gothique avec ses voûtes à croisées et la clef de voûte à l'agneau pascal, ses figures assises sur les chapiteaux ornés de masques humains, de bêtes, de guirlandes de fleurs et de feuilles. Ces statues d'inspiration gothique mais d'influence romane, sculptées dans le calcaire mosan, représentent Saint Jean-Baptiste portant l'agneau, le roi David et sa lyre, un duc et une duchesse de Brabant, probablement Jeanne et Wenceslas.

Dans les piliers du plein cintre à peine brisé, entre narthex et nef principale, des nains accroupis sous une frise stylisée de vigne et de bêtes sont un exemplaire intéressant de ce goût du grotesque qui se manifesta à la fin de la période romane. Les six grandes et les deux petites baies, ainsi que les portes, dont l'une est condamnée et dont l'autre donne accès au jubé, sont romanes. Les portes donnaient accès, il n'y a guère, aux deux tours primitives du westbouv. Des quatre vitraux, d'un art assez confus, placés en 1958, dus à Michel Martens, renseignons ceux des baies nord, remémorant l'un Bartholomeus de Lanio, marchand de moutons (1163-1260) qui fonda trois abbayes, Florival près Wavre, Maagdendaal à Oplinter et Nazareth à Lierre, et l'autre Béatrice de Nazareth. (1200-1268), une de ses filles qui écrivit à Oplinter les *Seven Manieren van Minne*, chef-d'œuvre de la littérature mystique thioise, aussi célèbre que les écrits de Hadewych et de Ruusbroeck l'Admirable.

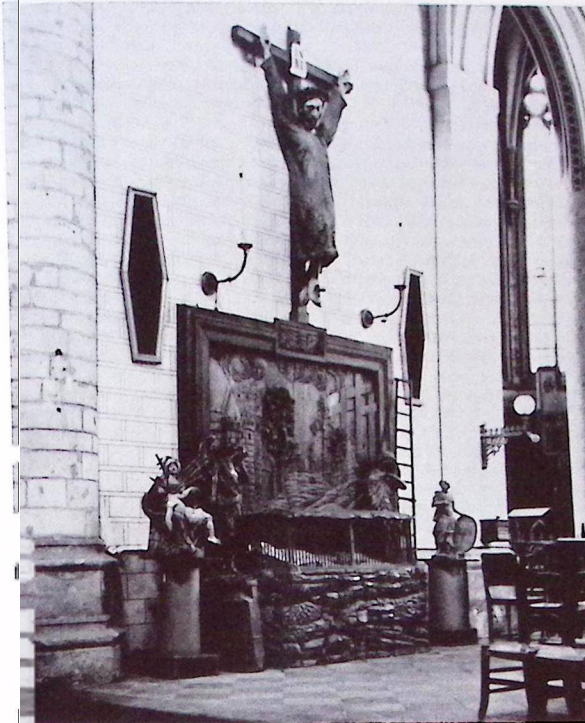
La chaire de vérité de Petrus Valck (1734-1783), élève de Théodore Verhaegen (1700-1759), qui provient de l'église des Saints-Pierre-et-Paul de Malines est un chef-d'œuvre impressionnant d'époque Renaissance.

Nous continuerons la visite de l'église en ne nous intéressant qu'aux œuvres dignes d'attention.

Basse-nef nord, chapelle Sainte-Barbe : la reproduction des fonts baptismaux de 1149, représentant des scènes de l'Apocalypse, dont l'original se trouve au Cinquantenaire et qui fut vendu 3.000 francs en 1837, alors que la reproduction était payée 2.800 francs en 1897 au maître Wilmot de Liège. Ces fonts baptismaux archaïques, les plus anciens du pays après ceux de Saint-Barthélemy à Liège, chef-d'œuvre de la dinanderie mosane, sont probablement le travail



Aspect inaccoutumé du « westbouv » de l'église Saint-Germain.



Église Saint-Germain : Le Christ miraculeux des Dames Blanches remonte à coup sûr au XV^e siècle et domine un Saint-Sépulcre provenant de l'ancien béguinage de Tirlémont.

leurs et un Saint Donat (XVIII^e siècle) du Couvent des Capucins. Les autels et les retables des chœurs datent de la fin du XIX^e siècle, début du XX^e siècle, et présentent des scènes de la Bible. Les panneaux peints sont de Arthur Vangramberen (Tirlémont 1873-1940).

A l'arc triomphal un calvaire du XV^e siècle. Contre une colonne de la basse-nef sud, l'épithaphe armoriée, XVII^e siècle, des van Ranst. Les orgues restaurées par Jean Dekens (1671) sont les plus vieilles du Brabant et datent du XVI^e siècle.

D. — RUE DE BOST (BOSTSESTRAAT)

Sortant de Saint-Germain nous descendrons la Grande Montagne (Grote Bergstraat) vers la Bostsestraat, passerons sur les ponts de la Grande Gête et du Borchgracht, pour arriver à l'église du béguinage, bénie en 1250, bâtie en grès blanc de Linsmeau et de Gobertange, et en quartzite d'Overlaar pour le gros-œuvre. Appartient à la période du roman au gothique primaire. La façade trapue épouse le plan de la nef et des collatéraux, avec de bas en haut, la porte à arcade en plein cintre, une haute fenêtre ogivale triflée, une arcade aveugle et une niche occupée par une statue de la Vierge. Deux fenêtres plus petites se trouvent à gauche et à droite de la porte et de la grande fenêtre. Façade sans prétention soutenue par de puissants contreforts. D'autres contreforts s'élèvent aux angles des basses-nefs et des croisées et de celles-ci et du chevet. Un clocheton pointu s'élève à la croisée du transept. Le plan terrier est rectangulaire avec une abside saillante vers l'est. Les transepts non saillants et le chœur sont moins élevés que la nef.

L'intérieur est d'une rude et sobre élégance qui en fait un des plus beaux monuments parmi les temples de béguinage, tels ceux de Tongres et de Saint-Trond, par exemple. Un plafond en bois datant du début de notre siècle cache les voûtes primitives. Les ouvertures en gothique rayonnant des basses-nefs contrastent avec celles plus petites à double lancette surmontées d'un oculus, placées dans le haut de la nef. Deux rangées de solides piliers soutiennent six travées et séparent la nef des collatéraux. Le chœur a sept pans ouverts, élancés, dont six à double lancette et celui du milieu à

d'un fondeur de cloches, interprète naïf de textes sacrés qui créa une œuvre durable en marge de la ligne classique. Dans la même chapelle, un Saint-Jean-Baptiste en chêne, sculpté pour les Récollets, par Frans van Ussel, 1766, œuvre apparentée à Delcour. Sur l'autel, une statue de Sainte Barbe par Benoit van Uytvanck, 1897.

Transept nord : Grand vitrail, 1882, d'Arthur Verhaegen. Raconte l'inauguration de Notre-Dame des Remèdes amenée d'Anvers à Tirlémont en 1637 par les Augustins pour fortifier le moral des habitants après le saccage de 1635 et l'épidémie de peste de 1636-1637.

L'autel baroque (1630) de la Vierge au rosaire (statuette du XV^e siècle) présente Le Baiser de Judas (fort abîmé) de Charles Verlat (Anvers 1824-1890), animalier, portraitiste, dont le père était Tirlémontois.

En face de l'autel, une Descente de Croix, 1835, de Nicaise De Keyser (1813-1887), peintre d'histoire d'Anvers.

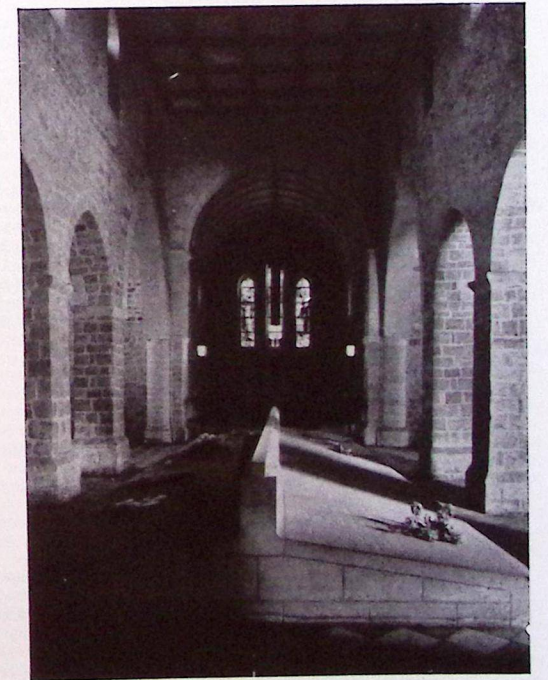
Les tableaux du Chemin de Croix sont dus à des élèves de De Keyser qui fut directeur de l'Académie d'Anvers et qui y fut suivi par Charles Verlat.

Transept sud : Magnifique vitrail, 1866, d'après les cartons du baron de Béthune, de Gand, où sont figurés douze saints, six scènes glorifiant des personnages ou des événements de la ville ou de l'église, et l'écusson des familles qui en firent la dépense.

L'autel baroque (1630) de sainte Anne (statuette du XVI^e siècle) contient une Education de la Vierge (XVIII^e siècle) d'auteur inconnu, comme le sont les autres tableaux de moindre importance.

Dans le chœur, un lutrin, fin du XV^e, début XVI^e siècle, en bronze cuivré. Le pélican ou vautour, ailes ouvertes, serrant un globe sous ses griffes et se frappant la poitrine du bec, est posé sur un piédestal de six colonnettes reposant sur un socle du même métal fondu. Le Sauveur, la Vierge, les quatre évangélistes (4 figurines ont été renouvelées en 1904) ornent les colonnettes. Cet ouvrage de premier plan est attribué à Renier van Thienen qui livra le fameux chandelier de Léau. Ce type connu est aussi représenté à Hal et à Hoegaarden.

Dans le bas-chœur droit, le Christ miraculeux des Dames Blanches, belle pièce populaire et émouvante du XV^e siècle; un Saint-Sépulcre (XVIII^e siècle) provenant du béguinage; une Vierge aux sept dou-



Le Nécropole de Grimde où reposent 140 héros de la guerre 1914-1918.

triple lancette, à vitraux rutilants, de style rayonnant comme ceux de la façade. Dans le haut du chœur, quatre petites fenêtres en plein cintre, et les oculi de part et d'autre au-dessus des ouvertures des croisées, sont des réminiscences du style roman. L'arc triomphal repose sur des colonnettes à chapiteaux faisant corps avec les piliers. Des petites chapelles à chevet plat se trouvent de chaque côté du chœur, communiquant avec celui-ci par deux arcs, et avec les croisées par des demi-arcs reposant sur des consoles vers le transept. Dans la chapelle de gauche les orgues datent de 1718. Trois fenêtres en triplet à meneaux chanfreinés, disposées en triangle, éclairent les croisées et sont identiques à celles des basses-nefs. Dans le mur de la basse-nef gauche, pierre sépulcrale en ogival flamboyant de Gérard Foet, curé du béguinage, XV^e siècle. De l'ancien mobilier il ne reste qu'un bénitier du XVI^e siècle, grand vase en bronze cuivré sur un piédestal en pierre sculptée. L'église, le couvent, l'infirmerie et une partie de l'ancien béguinage furent achetés par les Dominicains de Gand aux Hospices Civils en 1843 et 1844.

Le béguinage de Tirlemont fut un des plus importants du pays. Il eut jusqu'à 300 béguines. La dernière mourut en 1857. La plupart des maisons archaïques ont été détruites par les bombardements aériens en 1944. Quelques rares témoignages de ce que fut ce vénérable enclos y sont encore visibles, entre autres quelques ouvertures de portes du XVII^e siècle.

Retournant sur nos pas, nous prendrons à droite le boulevard Vinckenbosch qui longe le Borchgracht, dérivation de la Gête, creusée en 1300 pour protéger la partie sud de la deuxième enceinte construite de 1194 à 1340. A gauche, plaine de jeux et bassin de natation couvert. A la sortie du boulevard on passe sur le pont vers la droite.

En face des puissants bâtiments de la Raffinerie Tirlemontaise, la belle maison à façade allongée, couverte d'ardoises, est ce qui reste du Couvent des Dames Blanches (XIII^e au XVIII^e siècle).

Un peu plus loin nous prendrons la Pastorijstraat, parallèle à la Aandorenstraat. A gauche, à 150 m, à peu près, la cure du XVIII^e siècle. Plus loin, à 250 mètres :

E. — LA NECROPOLE, ancienne église Saint-Pierre, romano-gothique, en pierre grise d'Overlaar mêlée à la pierre de Gobertange. La tour

massive (flèche comprise 32 m), XI^e siècle, et la nef formaient seules l'église primitive. Des cordons-larmiers délimitent la tour en trois parties de dimensions inégales, étant de bas en haut plus étroites les unes par rapport aux autres. Des meurtrières dans la partie basse. Dans la partie haute des ouvertures à arcade géminée, réminiscence du XVI^e siècle. La flèche octogonale primitive datait du XV^e siècle.

Les nefs latérales sont du XIV^e siècle et le chœur à chevet plat, couvert par une voûte en plein cintre, ainsi que les transepts de longueurs inégales, sont du XV^e siècle avec des traces du XII^e siècle. Le plafond plat à caissons a été rétabli dans la nef lors des restaurations qui eurent lieu de 1922 à 1928, année de l'inauguration, d'après les plans de l'architecte Léon Govaerts de Bruxelles. Les fenêtres sont gothiques sauf les ouvertures des basses-nefs qui sont restées romanes. Le narthex est la partie la plus authentique de l'ancien temple. Les piliers entre nef et collatéraux sont carrés et soutiennent des arcs légèrement brisés. Il fut pillé et ravagé autant de fois que Tirlemont même. La porte primitive, à linteau triangulaire, aveugle de nos jours, est visible dans le transept nord. Les arcboutants de la Gilde Sainte-Barbe, tous les trois ans, jusqu'à la fin de l'ancien régime, tiraient l'oiseau du roi qu'ils fixaient au sommet de la tour. L'église vendue comme bien national en 1798 fut remise en service après le Concordat 1802. C'est grâce à la générosité de M^l Lucien Beauduin (1869-1946), ancien sénateur et directeur-administrateur de la R.T. que le monument fut sauvé de la ruine et transformé en nécropole où reposent 140 soldats tombés aux combats de Sint-Margriete-Houtem et de Grimde, le 18 août 1914. C'est un édifice impressionnant, unique de ce genre en Belgique, avec des vitraux allégoriques des maîtres-verriers Jean Wijss et Prosper Colpaert (celui-ci pour le vitrail de La Paix seulement) d'après les cartons de Maurice Langskens (1884-1946) de Bruxelles; un Christ triomphant et un Saint Pierre du sculpteur gantois Géo Verbanck; des lanternes en fer forgé du Tirlemontois Jules Vanherberghen (1881-1945).

Dans le tympan au-dessus de la porte de bronze par A. Claudoré de Mons a été figuré l'agneau pascal, ancien sceau de la ville.

Pour la visite s'adresser au portier en face du monument.

Cent septante trois soldats belges, également tombés aux portes de

la ville le 18 août 1914, reposent d'autre part au cimetière rustique de Sint-Margriete-Houtem, le long de la chaussée Tirlemont—Oplinter. On a de cet endroit une très belle vue sur Tirlemont.

Sortant de la Nécropole, nous prendrons à gauche, le long de la Citrique Belge qui exporte plus de 90% de ses produits, vers la Piepelboomstraat où, au carrefour, a été planté en 1964 un tilleul en remplacement d'un tilleul plusieurs fois centenaire touché à mort par la foudre en 1925 et que l'imagination populaire attribuait au souvenir de Pépin de Landen, alors que l'étymologie en fait l'arbre aux papillons. Là nous prendrons à droite jusqu'à la Sint-Truidense steenweg. Après avoir traversé le passage à niveau de Grimde, à gauche, nous arriverons par la droite à la :

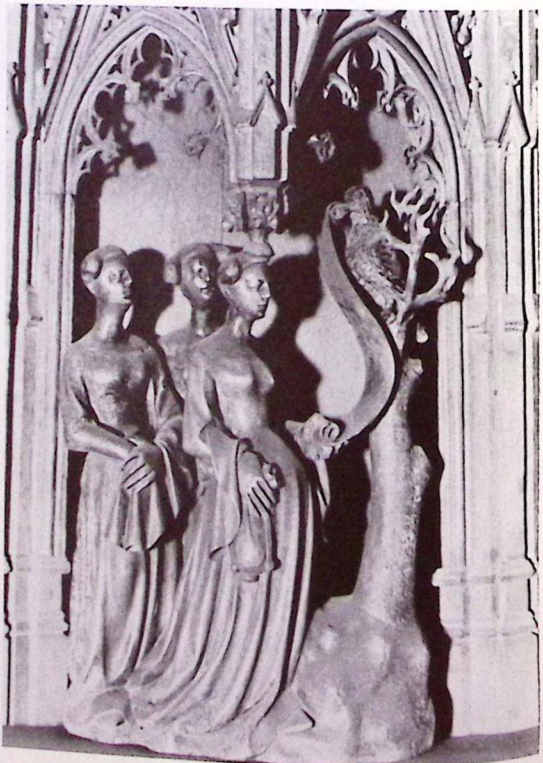
F. — CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE PIERRE, ancienne chapelle de la léproserie Saint-Maur, bâtie en 1328 le long de la voie gallo-romaine, devenue chapelle de Notre-Dame de Pierre, au XVII^e siècle, à la suite d'une statuette qu'on y trouva, vite célèbre par ses miracles. Après sa destruction en 1635, elle fut rebâtie en pierres d'Overlaar et en briques, en 1699, avec porte Renaissance, et reçut un clocheton. Elle communique avec l'ancien ermitage par un couloir suspendu.

Un saint Maur, disciple de saint Benoît, assez raide d'attitude, occupe la niche d'un charmant petit autel Renaissance en chêne dans la basse-nef. Il est invoqué contre les maux de tête en se mettant sur la tête une des couronnes en fer, étain ou cuivre se trouvant au pied de l'autel.

Saint Maur est honoré le 15 janvier. C'est dans la nuit du 16 au 17 janvier que la chapelle est visitée par les gens de la contrée, et dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques, le lundi étant le jour du fameux pèlerinage d'Hakendover, par les gens de la Campine, de la Hollande et d'autres lieux.

Ils participent à la treizaine en l'honneur du Christ, le treizième maçon qui aida à la construction de son église à Hakendover. Les pèlerins font treize fois le parcours d'Hakendover à la chapelle. La treizaine est favorable au bétail.

G. — Quittant la chapelle de Notre-Dame de Pierre, on se rend à HAKENDOVER, village de 1.250 habitants, en empruntant l'antique chemin de terre (impraticable aux autos), parallèle à la Sint-Truidensesteenweg, que parcoururent les milliers de pèlerins en janvier



Détail du splendide retable, en chêne, conservé en l'église d'Hakendover.

et à Pâques. On longera les champs dont le blé en herbe est pénétré chaque année par ces pèlerins et les dizaines de cavaliers accompagnent la procession jusqu'à l'autel installé sur la hauteur, le village et Tirlemont, d'où la bénédiction est donnée à midi. Les champs piétinés donnent toujours les plus belles moissons de la région.

nt de monter à l'église Saint-Sauveur, romano-gothique, nous serons devant la fontaine dont l'eau guérit les yeux.

célebre retable (6,50x2 m), restauré aux XIX^e et XX^e siècles, conte la légende et les avatars de la fondation et de la construction temple, en 690, par trois princesses issues de la famille ctavien. Il date du XIV^e siècle, début du XV^e siècle, si l'on s'en ère au style de la maçonnerie, mais surtout aux détails vestimentaires des personnages. D'après les spécialistes, le tabernacle de 1409, et celui de Rheinberg en Allemagne ont des parentés de le convaincantes avec le retable d'Hakendover qui marque les mières tendances vers le réalisme quotidien. Les scènes y sont peintes d'une fine observation et d'une savoureuse bonhomie r. Chanoine Maere, MM. R. Marijnissen et H. Van Liefveringe).

s murs de Saint-Sauveur sont pourvus de stalles provenant de ancienne abbaye de Maagdendaal d'Oplinter. Le calvaire est gothique. Les transepts et la tour sont romans (XIII^e siècle). Le chœur te du XV^e siècle, la nef et les collatéraux des XVI^e et XVII^e siècles. y verra aussi la statue en bois polychrome du Christ en majesté, XIII^e siècle, et cet autre au tombeau ainsi que l'Ecce Homo, us sollicités, implorés contre les maux qui accablent les hommes, s bêtes et la nature.

— Nous retournons à Tirlemont par la Sint-Truidensesteenweg. assée la barrière de Grimde, nous verrons, à gauche, les TUMULI ALLO-ROMAINS datant au moins du II^e siècle de notre ère. Le baron de Loë et ses collaborateurs mirent au jour, en 1892, dans première tombe, côté ville, un camée en sardoine, enchâssé d'or avragé, représentant le buste d'Octave; une bague de fiançailles ajourée, en or; une fibule, un œnochoë (cruche à vin), une patène en bronze, un vase d'argent et des débris d'objets en bronze, fer, ivoire, verre et céramique. Dans la deuxième ils ne découvrirent rien, et la troisième ne livra que des débris d'un riche mobilier. Les deux derniers tumuli furent probablement pillés et saccagés par



L'Orphelinat, lithographie (Haut. 0,173, Larg. 0,251) de J. Hoolans (1858).

les soldats de Louis XIV qui campèrent dans les parages en 1675. Le camée et l'anneau, acquis en 1894 par Edm. de Rothschild, banquier à Paris, pour la somme de 31.500 francs, ont été réquisitionnés par les Allemands pendant la guerre 1940-1945 et sont sans doute perdus pour toujours. Les autres objets ont été acquis par l'Etat.

I. — Descendons vers la ville. Arrivés à la R.T. nous prendrons, à droite, les boulevards Bergé, Léopold, Sliksteen (Nationale 3) jusqu'à hauteur de l'Ecole Normale Provinciale. Au boulevard de Kabbeek, près la chaussée d'Oplinter, nous verrons le monument commémoratif du combat de Sint-Margriete-Houtem, par les frères Hippolyte et Max Leroy, érigé en souvenir des soldats tombés au champ d'honneur le 18 août 1914 : 2.250 Belges arrêtèrent durant plus de quatre heures 40.000 Allemands, et aidèrent par leur sacrifice la retraite de l'armée belge sur Anvers. C'est un des plus beaux monuments de guerre 1914-1918, par son réalisme symboliste. Les Allemands, en 1940, en arrachèrent les bas-reliefs en bronze.

J. — Nous continuerons jusqu'aux feux de croisement de la porte de Diest et descendrons vers la Grand'Place par la Gilainstraat, après être passé devant la CLINIQUE DES SŒURS GRISES dont la chapelle et les bâtiments contigus furent construits entre 1665 et 1685 à l'emplacement du Couvent des Augustines de Kabbeek (1416), détruit en 1635. L'ancien porche d'entrée date de 1660 et porte une statuette de sainte Agnès, patronne du couvent primitif. Les sœurs grises achetèrent, entre 1825 et 1836, une partie de la propriété qui avait été vendue par les Français en 1802. Elles y installèrent une clinique, en 1925, agrandie ces dernières années. Elles possèdent une copie d'un tableau disparu de Pierre Bruegel le Vieux : L'Adoration des Mages, à moins que ce ne soit une originale de Joos van der Beke dit Josse van Clève (± 1485-1540).

Plus bas dans la rue l'ATHENEE ROYAL, inauguré en 1953, à l'emplacement des Hospices Civils (1829) que les Allemands firent sauter en 1944. Dans la cour, mémorial aux anciens élèves du Collège Communal, morts pour la patrie en 1914-1918, dû au ciseau de Jacques Marin (1877-1950). Un vitrail de Fons Stels commémore les événements 1940-1945.

K. — Les visiteurs qui en ont envie peuvent aussi se rendre à L'ORPHELINAT ET L'HOSPICE DES VIEILLARDS, Kapucijnenplein, à

300 m de la Grand'Place, par la Nieuwstraat, Hennemarkt et Beauduinstraat.

C'est un large édifice, à hautes fenêtres, à un étage, précédé en son milieu d'un péristyle majestueux, à quatre colonnes monolithes à chapiteaux ioniques, soutenant un entablement classique, construit en 1835 par l'architecte Drossaert, à l'emplacement du couvent des Capucins incendié fin du XVIII^e siècle.

Son oratoire est de style néo-classique de mode au premier empire. A gauche et à droite, le long des tribunes qui prolongent le jubé sont exposés deux immenses tableaux (6,30 de H. sur 6 m de L.) de Charles Wauters (1811-1869) : Le Martyre de Saint Laurent et L'Apostolat de Saint Vincent de Paul.

C'est dans cette chapelle désaffectée que fut établi le musée communal en 1939. Après les bombardements de 1944 elle fut rendue au culte, au service des sœurs de l'hôpital civil dont l'installation eut lieu à l'orphelinat et l'hospice des vieillards de 1944 à mars 1968.

Quelques pièces d'art et d'archéologie y sont encore en dépôt, en attendant la réinstallation d'un nouveau musée communal : les fonts baptismaux romano-gothiques du XIII^e siècle de Rummen, près Léau, incendiée en 1741; la porte aux anges (3,60 m de H. sur 1,90 m de L.), chef-d'œuvre en chêne sculpté à jour, par Mathieu van Beveren (1630-1690), évoquant la glorification de Saint Augustin, exécutée pour le couvent des Augustins, vers 1665, dont le prieuré est encore visible dans la rue D' Joseph Geens, près la Grand'Place; un retable en bois sculpté de la confrérie des Ames du Purgatoire, 1744, (3 m de H. sur 2,07 m de L.) qui ornait un autel à Saint-Germain; un couvre-joint monumental, 1645, rehaussé de feuillages et de mascarons, vestige de la porte du refuge de Sainte-Geztrude de Louvain; un tombeau non apparent, anthropomorphe, XIII^e siècle, découvert à Gossoncourt en 1928.

FOLKLORE : Sainte Agathe, protectrice du béguinage contre l'incendie, en 1635, est honorée le dimanche dans l'octave de sa fête (5 février), par une messe solennelle — De Stadsmis —, qui a lieu à 11 heures à l'église des P.P. Dominicains (ancienne église du béguinage), à laquelle assistent les autorités communales et les sociétés de la ville.

— La fête communale de Tirlemont a lieu les deux derniers dimanches de juin. Le dernier dimanche de ce mois, vers 10 heures, cortège des sociétés de jeux et de tirs divers de Tirlemont et d'ailleurs, précédé des géants Janneken, Mieken (1928), descendants de nos géants du XVI^e siècle, et de leur fils Tiske, baptisé en 1956.
 — Les marchés annuels où se rencontrent gens du Hageland et de la Hesbaye ont lieu le mardi de la kermesse et le mardi gras.

NOUS RECOMMANDONS DE VOIR DANS LES ENVIRONS DE TIRELMONT, en dehors de la visite à **Hakendover** dont nous avons dit l'intérêt :

— A 5,500 km, au sud-ouest de Tirlemont, **Hoegaarden**, grosse commune (sucrerie, brasserie, bonneterie) où se trouvent encore des maisons et fermes du XVIII^e siècle. Appartint jusqu'à la fin de l'ancien régime à la Principauté de Liège, comme Beauvechain, Céroux-Mousty et Tourinnes-la-Grosse qui n'en sont pas tellement éloignées. La collégiale Saint-Gorgon fut fondée fin X^e siècle par Alpaïde, comtesse d'Hoegaarden : somptueux édifice Renaissance où la rocaille prédomine, avec des stalles du XVIII^e siècle provenant de l'abbaye d'Opheylissem, et fonts baptismaux gothiques ornés de curieuses figures (1200).
 Le dimanche des Rameaux, vers 9 h. 30, a lieu à Hoegaarden, la procession des « Douze Apôtres », qui remonte à 1631. Ils accompagnent une statue, du XVI^e siècle, du Christ assis sur un âne.
 Le musée archéologique, historique, folklorique « Julien van Nerum » est installé dans l'ancien relais de poste « 't Nieuwhuys ». Julien van Nerum (1881-1963) qui en était propriétaire fut le dernier bourellier de la commune.
 — A mi-chemin Tirlemont—Hoegaarden, l'église romane Saint-Lambert (X^e - XI^e siècle) à **Overlaar**, une des plus caractéristiques et rustiques du Brabant.
 — A 5 km au nord-est de Tirlemont, l'église gothique Sainte-Geneviève (XIV^e siècle) d'**Oplinter** et son Christ polychrome (XIII^e siècle), un des plus importants d'Occident qui provient de l'abbaye cistercienne de Maagdendaal transformée en ferme depuis le XIX^e siècle. L'ancien porche de l'abbaye, surmonté d'un haut-relief, et les annexes sont encore remarquables.



Hoegaarden : Cour intérieure d'une vieille ferme hesbignonne.

— A mi-chemin Tirlemont—Oplinter, cimetière militaire de Sint-Margriete-Houtem où sont enterrés 173 soldats belges tombés dans cette plaine le 18 août 1914. Les dépouilles des soldats allemands ont été enlevées en 1956. De la terrasse du monument on a, par temps clair, une belle vue panoramique de Tirlemont.
 — Plus loin qu'Oplinter, **Léau**, petite ville silencieuse, entourée de prés et de peupliers, à l'écart de la grand-route Tirlemont—Saint-Trond, une « Dame brabançonne », un des lieux étonnants du pays : hôtel de ville bâti sous Charles-Quint, anciennes halles, église Saint-Léonard qui est un musée d'une richesse inouïe (tabernacle de Corneille Floris, chandelier pascal, retables, statues, tableaux, etc.)
 — A **Opheylissem**, à 9 km de Tirlemont, sur la route Tirlemont—Hannut, le château van den Bossche-d'Oultremont (XVIII^e siècle), ancienne abbaye d'Heylissem (XII^e siècle), a été acheté par la Province et transformé en centre remarquable pour la jeunesse (20 ha de parc).

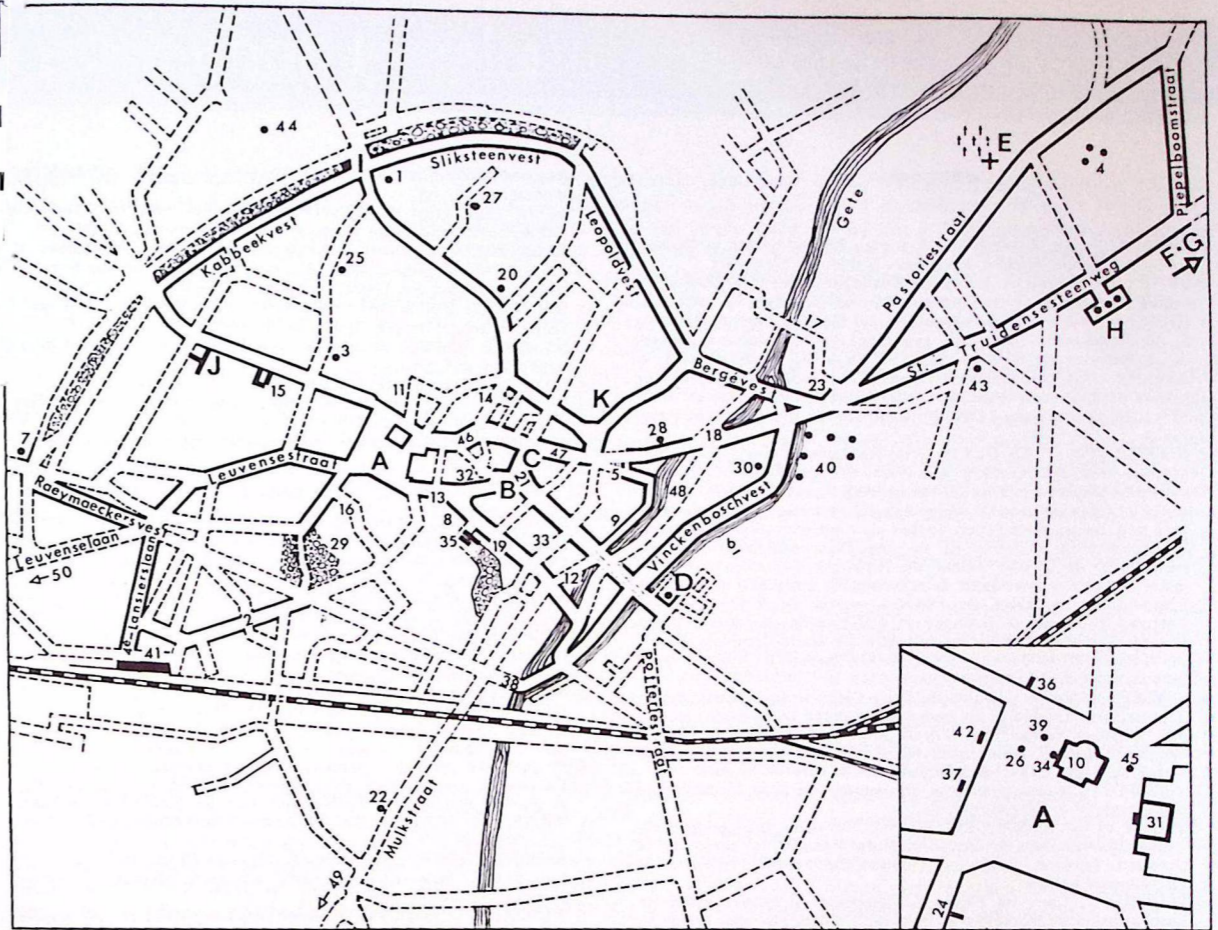
LITTÉRATURE : Paul Dewalshens : *Histoire de la Ville et des Monuments de Tirlemont, avec plan, 90 pages* (par virement ou versement de 20 F au C.C.P. 4376.70 du Syndicat d'Initiative, Hôtel de Ville, Grand'Place, Tirlemont).

RENSEIGNEMENTS : Syndicat d'Initiative, Hôtel de Ville, tél. 016/810.07.

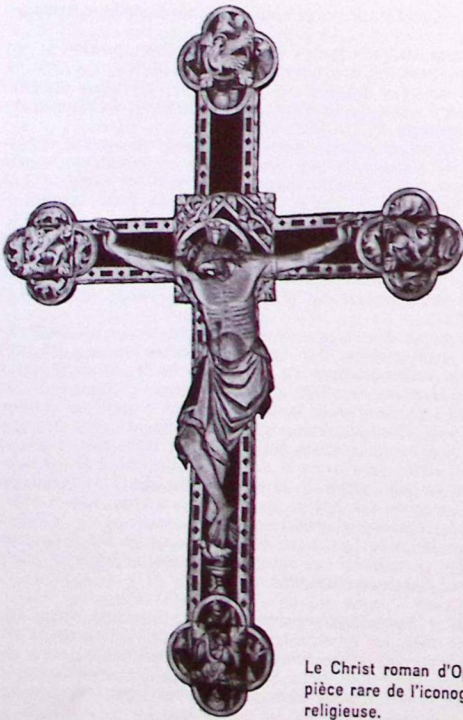
TERRAIN DE CAMPING : De Knapzak, Kastelweg (A. Morren, Kapucijnenstraat 38).

HOTELS-RESTAURANTS : Gambrinus, Grand'Place, 22; Monty, Grand'Place, 48; Beaulieu, rue de l'Yser, 17; Nouveau Monde, avenue du 4^e Lanciers (Station), 75-77.

RESTAURANTS : Normandy, Grand'Place, 40; Old Tom, Grand'Place, 36; Al Parma, avenue du 4^e Lanciers, 48; Chinois, rue de Louvain, 131.



- | | | |
|--|---|--|
| <p>A. Grand'Place.
 B. Maisons van Ranst (Wolmarkt).
 C. Eglise Saint-Germain (Veemarkt).
 D. Béguinage (Bostsestraat).
 E. Nécropole de Grimde.
 F. vers : Chapelle Notre-Dame de Pierre.
 G. vers : Hakendover.
 H. Tumuli gallo-romains.
 I. Monument commémoratif de la bataille de Sint-Margriete-Houtem.
 J. Clinique du Sacré-Cœur, ancien couvent de Cabbeek (Gilainstraat).
 K. Orphelinat et Hospice des Vieillards (Kapucijnenplein).</p> | <p>9. Ancien Couvent des Bégards (Beggardenstraat).
 10. Eglise Notre-Dame au Lac.
 11. Academiestraat.
 12. Driemolen (Driemolenstraat).
 13. Peperstraat.
 14. Onze-Lieve-Vrouwbroedersstraat.
 15. Athénée Royal.
 16. Danebroekstraat.
 17. Annexes de la Raffinerie Tirlemontoise.
 18. Carrefour Beauduinstraat - Paardenbrugstraat - Reizigersstraat (ancien port sur la Gête appelé officieusement Schipplaats, Place du Bateau).
 19. Minderbroedersstraat.
 20. Institut Saint-Edouard ou Asile des Frères Alexiens.
 21. Grote Bergstraat vers la Bostsestraat.
 22. Chapelle Saint-Théobald.
 23. Molenstraat.
 24. Ancien prieuré des Augustins (D' Jos. Geensstraat).
 25. Ecole Technique Catholique VITO.
 26. Monument aux volontaires de 1830.
 27. Arche de Noé (Ark van Noëstraat).
 28. Ancien Refuge de l'Abbaye d'Heylissem (Beauduinstraat).
 29. Parc Communal (Delpoortstraat).
 30. Plaine des Sports et des Jeux - Bassin</p> | <p>de natation.
 31. Hôtel de Ville.
 32. Wolmarkt.
 33. Centre administratif : Poste - Cadastre - Receveur des Domaines.
 34. Pompe monumentale.
 35. Théâtre Communal.
 36. Justice de Paix.
 37. Maison de Baüs ou de Renesse (ancien Hôtel de Bourgogne) et Institut Victor Beauduin (ancien Hôtel d'Autriche et du Plat d'Étain).
 38. Sint-Helenavest.
 39. Monument aux victimes de 1830-1831, 1914-1918 et 1940-1945.
 40. Raffinerie Tirlemontoise.
 41. Station du chemin de fer.
 42. Bureau de Police (ancienne halle aux draps) - Dans le fond de la cour la Prison.
 43. Nouvelle église Saint-Pierre (1882).
 44. Nouvel Hôpital Civil (1968).
 45. Monument aux Morts 1914-1918 (Kalkmarkt).
 46. Nieuwstraat.
 47. Beauduinstraat.
 48. Reizigersstraat.
 49. Vers Jodoigne - Namur - Charleroi.
 50. Vers Louvain - Bruxelles.</p> |
|--|---|--|



Le Christ roman d'Oplinter, pièce rare de l'iconographie religieuse.

Les manifestations culturelles et populaires

AVRIL 1969

- 1 BRUXELLES : Au Musée d'Art Moderne : Exposition sur le thème : « Peinture belge, lumière française » (jusqu'au 13 avril).
- JETTE : Exposition de peinture (Desaeger) dans les salons de l'Hôtel communal, place Cardinal Mercier (jusqu'au 13 avril).
- 4 BRUXELLES : A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Exposition consacrée au Patrimoine artistique de la Province de Brabant (jusqu'au 19 avril). Pendant toute la durée de cette manifestation, la salle sera ouverte aux jours et heures ci-après : du lundi au vendredi, de 10 à 12 h et de 13 à 18 h ; les samedis, de 14 à 18 h ; fermée les dimanches et jours fériés.
- 7 HAKENDOVER : Procession du Divin Rédempteur suivie d'une chevauchée très spectaculaire à travers champs. Cette pittoresque manifestation, à la fois religieuse et folklorique, est suivie, chaque année par des milliers de pèlerins et de touristes. Elle se termine vers midi par la bénédiction donnée du haut d'un autel érigé pour la circonstance au cœur de la magnifique campagne séparant Hakendover de la ville voisine de Tirlemont. Signalons aux amateurs de folklore vivant que dans la nuit du dimanche au lundi de Pâques, des centaines de pèlerins venant du Brabant, de la Campine et même de Hollande et d'Allemagne parcourent treize fois la distance séparant la Chapelle de Notre-Dame de Pierre de l'église d'Hakendover, pour attirer les faveurs du ciel sur leurs personnes et sur leur bétail.
- LEMBEEK : Marche militaire de Saint-Véron avec la participation de plusieurs fanfares et de nombreux groupes militaires en costumes d'époque (carabiniers d'avant 1914-1918, sapeurs, artilleurs, chasseurs, guides, gendarmes, etc...) escortant les reliques et la statue du saint. Départ à 9 heures ; retour vers 17 h. 30.
- 13 VILVORDE : Tournoi provincial de musique en la salle de l'Ecole communale n° 2, Groenstraat.
- Vers le 15 WATERMAEL-BOITSFORT : Floraison des cerisiers du Japon, des pruniers et des pommiers. Pendant la durée de la floraison (environ 12 jours), fêtes lumineuses, concerts et attractions diverses.
- 16 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heysel) : 42^e Foire Internationale de Bruxelles et Foire du Confort Ménager (jusqu'au 27 avril). Important : Les trois premières journées, soit les 16, 17 et 18 avril, seront réservées exclusivement aux acheteurs professionnels, le grand public n'étant admis qu'à partir du samedi 19 avril dans la matinée. Signalons encore que le mercredi 23 et le vendredi 25 avril, les Palais resteront ouverts exceptionnellement jusqu'à 22 heures.
- Au Palais des Beaux-Arts : Foire aux Antiquaires. Heures d'ouverture : en semaine, de 12 à 20 heures ; les samedis et dimanches, de 10 à 18 heures (jusqu'au 27 avril).
- 18 AVERBODE : Festival de Printemps, dans les salons de réception du palais abbatial, à 20 h. 30, l'ensemble « Camerata Belgica » (flûte, hautbois, basson, clavecin). Ce concert sera introduit par M. J. de Troetsel. Tous renseignements complémentaires peuvent être obtenus au Secrétariat « Averbodium », 1, Abdijstraat, à Averbode. Tél. : (013) 710.70.
- BRAINE-L'ALLEUD : Au Kursaal, à 20 heures : Les solistes de Bruxelles ; direction : Lola Bobesco (Les Quatre Saisons, de Vivaldi). Ce concert sera présenté par M. Jacques Genty. Renseignements au Secrétariat des Jeunesses Musicales, 26, rue Pierre Flamand, à Braine-l'Alleud. Tél. : (02) 54.43.74.
- IXELLES : A la Salle Mercelis, 13, rue Mercelis, à 20 h. 15 : Conférence suivie d'une partie artistique, organisée par la Section d'Ixelles du Mouvement pour les Etats-Unis d'Europe.
- 25 BRUXELLES : A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Le Groupe des Aquarellistes (Jos Albert, H. Descamps, de Vaulcrocy, G. De Vlaminck, J. Dressens, R. Labarre, J.-J. Hoslet, L. Freschkop, Iserby, Swyncoop, W. Gilbert). L'exposition restera ouverte jusqu'au 10 mai. La salle sera fermée les dimanches ainsi que le 1^{er} mai.
- NIVELLES : Foire commerciale et industrielle du Brabant wallon (jusqu'au 5 mai).
- 26 IXELLES : A la Salle Mercelis, 13, rue Mercelis, à 20 heures :

- Représentation théâtrale organisée par le Cercle « Comedy 9 » d'Ixelles.
- JETTE : Exposition de peinture (Servranckx) dans les salons de l'Hôtel communal, place Cardinal Mercier (jusqu'au 11 mai).
- SAINT-GILLES : Exposition consacrée aux travaux des élèves de l'Académie des Beaux-Arts, à l'Académie des Beaux-Arts, 71, rue de la Croix de Pierre (jusqu'au 28 avril).
- 27 WATERMAEL-BOITSFORT : Festivités du Jumelage de Watermael-Boitsfort avec Chantilly (jusqu'au 4 mai).
- VILVORDE : Cortège d'ouverture de la Kermesse de la Consolation avec sortie des géants.
- 28 VILVORDE : Procession de Notre-Dame de la Consolation.
- 29 VILVORDE : Concours national agricole pour chevaux, porcs, bétail et animaux de basse-cour.
- 30 VILVORDE : Course cycliste internationale pour professionnels.

MAI 1969

- 1 BRUXELLES : Ouverture des Serres Royales de Laeken (jusqu'au 18 mai). Voir détails à la rubrique : Il est bon de savoir que...
- 3 HOEGAARDEN : Au Musée Julien Van Nerum : Exposition de sujets polonais en paille (jusqu'au 18 mai).
- 4 HAMME-MILLE : Pèlerinage annuel à la Chapelle Saint-Corneille bâtie en 1460. A 10 heures, messe en plein air célébrée en face de la chapelle (hameau de Mille). A l'issue de l'office religieux, pittoresque procession folklorique avec la participation de nombreux cavaliers, de plusieurs chars retraçant la vie du saint et de diverses sociétés de musique escortant la chasse de Saint-Corneille, œuvre notable du céramiste Max van der Linden. Ce cortège haut en couleur s'appuie sur une tradition vieille d'un demi-millénaire.
- 9 IXELLES : A la Salle Mercelis, 13, rue Mercelis, à 20 h. 15 : Conférence, suivie d'un divertissement artistique, organisée par la Section d'Ixelles du Mouvement pour les Etats-Unis d'Europe.
- 10 BRUXELLES : Postphila 69, au Centre International Rogier (jusqu'au 18 mai).
- SAINT-GILLES : Fête des Jardins d'Enfants (Place Morichar).
- 11 BRUXELLES : Salon de la Papeterie, au Centre International Rogier (jusqu'au 28 mai).
- 15 BRUXELLES : Exposition Canine Internationale de la Société Royale Saint-Hubert dans les Palais 7 et 9 du Centenaire (Heysel).
- 16 BRUXELLES : A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Exposition de produits (artisanat d'art, etc...) en provenance de la Bulgarie (jusqu'au 31 mai).
- 25 HAL : Grand Cortège historique de Notre-Dame de Hal, avec la participation de pèlerins venant de toutes les régions du pays. Départ du cortège marial, à 15 heures — Kermesse de la Pentecôte.
- 26 TERVUREN : Grande Procession annuelle empruntant les principales artères de la commune.
- 29 TERVUREN : Marché annuel, le long de la chaussée de Bruxelles.

JUIN 1969

- 1 HOEGAARDEN : Inauguration du sentier touristique Alpaïdis.
- 3 BRUXELLES : Ouverture officielle de l'Année Erasme. A la Bibliothèque Royale de Belgique, dans le cadre incomparable de la Chapelle de Nassau, récemment restaurée : Exposition consacrée à Erasme, le prince des Humanistes. A l'aide d'innombrables documents, œuvres et objets d'art seront évoqués : les œuvres d'Erasme, ses rapports avec l'autorité supérieure, notamment avec Charles Quint, son séjour à Louvain (fondation du Collège des Trois Langues), ses contacts avec les humanistes et philosophes de nos régions et ses relations avec les artistes de son temps, entre autres, Quentin Metsys et Dürer.
- 6 BRUXELLES : A la Salle d'exposition des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Les artistes liégeois contemporains (jusqu'au 21 juin).
- GAASBEEK : Au Château-Musée de Gaasbeek : Exposition placée sous le thème « Pieter Bruegel l'Ancien », à l'occasion du 400^e anniversaire de la mort du génial artiste (jusqu'au 13 juillet).
- 7 VILVORDE : Foire commerciale (jusqu'au 15 juin).

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Guide de l'Equitation

E. Toebosch et J.P. Musette



Il porte bien son nom, ce « guide » qui est destiné avant tout à familiariser avec le sport équestre, avec le monde du cheval, avec les problèmes que posent la pratique de l'amour de l'équitation, les nombreux jeunes et les non moins nombreux adultes qui s'engagent dans la grande aventure.

Quand on parle cheval, on parle en termes précis, choisis, passionnés. C'est pourquoi il est bon, pour les connaître, de ne négliger aucune occasion d'approfondir son propre savoir. Quel est le débutant qui n'éprouve pas le besoin, quelle que soit par ailleurs la qualité de son instructeur, de se documenter, de s'en référer à tel grand maître, de se rassurer parfois devant une difficulté inavouée ?

Malheureusement, le vocabulaire utilisé dans les manuels techniques, dans les ouvrages de référence classiques, n'est pas toujours à la portée d'un néophyte confronté avec un problème simple. On n'y trouve pas toujours non plus ces mille petits détails utiles ou pittoresques qui nous rendent accessible la parfaite compréhension d'une monture dont on voudrait tellement se faire un ami.

Le Guide de Messieurs Toebosch et Musette a ce mérite : sans prétention et sur un ton bien sympathique d'où l'humour n'est heureusement pas exclu, il réunit pour nous tout ce qu'un cavalier peut souhaiter connaître. Une bonne « instruction » de base. Un digest complet. Le cheval par l'intérieur, par l'extérieur, de loin, de près. Ce qu'il permet. Ce qu'il inspire. Comment le traiter. Comment et pourquoi l'aimer. Aucun détail n'a été jugé superflu, parce que les auteurs savent très bien à quel point, dans ce domaine, chacun d'eux est important. Emile Toebosch, en effet, qui a dirigé un cercle équestre, s'est bien souvent trouvé devant la nécessité — agréable au demeurant — d'encourager, si pas de convaincre, certains de ses membres de pratiquer un sport auréolé en

core d'un certain mystère. Jean-Paul Musette, dont l'expérience ne se discute pas, accueille tous les jours dans son manège des débutants qu'il faut aider à franchir le cap de la peur et du découragement, à qui il faut ensuite tout apprendre, qu'il faut perfectionner enfin. Tous deux répondent, par ce Guide de l'Equitation, à mille questions mille fois posées. Et leurs réponses, grâce à la structure bien étudiée de leur ouvrage, sont claires, nettes, précises. L'illustration graphique et photographique, qui joint l'utile à l'agréable, est, elle aussi, bien dans l'esprit d'un ouvrage qui se veut avant tout pratique et à la portée de tous.

Pour nous qui attachons une importance particulière à l'aspect « hippo-tourisme » de l'équitation, il nous a été agréable d'y trouver un chapitre très documenté consacré au tourisme équestre, aux sentiers réservés aux cavaliers, aux adresses utiles, à la réglementation applicable aux cavaliers (et à ceux qui les croisent !), renseignements d'intérêt général mais combien précieux.

En résumé, un ouvrage (paru aux Editions Marabout-Service) à conseiller à tous les amis du cheval, désireux de bien le connaître, un ouvrage jamais rébarbatif, un ouvrage séduisant par son souci de simplicité. J. EBRANT

Nos membres

sont cordialement invités

à ces excursions culturelles

Cette année encore, M. Emile Deget, membre de notre Fédération poursuivra la formule des promenades éducatives et récréatives, inaugurée avec tant de bonheur, il n'y a guère, et qui connut la saison dernière un estimable succès. A l'intention de nos affiliés, nous reproduisons ci-dessous le programme des excursions annoncées pour ce printemps 1969 et qui seront dirigées une fois de plus par M. Deget.

Dimanche 30 mars

Balade commentée d'une demi-journée depuis Dilbeek jusqu'à Neerpede via Ifterbeek. Réunion à la Porte de Ninove (terminus des vicinaux). Départ en tram ou autobus à 14 h. 15, pour Dilbeek. Retour à Bruxelles par tram 103.

Dimanche 13 avril

Promenade commentée d'une demi-

journée depuis le Rouge-Cloître jusqu'à Boitsfort via le parc Ten Reuken. Réunion à Auderghem-Forêt (arrêt des trams 44 et 45). Départ à 15 h. 15 précises. Retour à Bruxelles par tram 32, au départ de la Place L. Wiener, à Boitsfort, à 19 h. 15.

Dimanche 27 avril

Féerie printanière au cœur du Payottenland. Jolie balade commentée de Berchem-Saint-Laurent à Leeuw-Saint-Pierre via Oudenaken (Audenaeken). Réunion à hauteur du dépôt des vicinaux à Anderlecht-La Roue. Départ en autobus pour Berchem-Saint-Laurent, à 13 h. 41 précises. Retour en autobus à Bruxelles depuis Leeuw-Saint-Pierre.

Dimanche 4 mai

Excursion commentée d'une demi-journée dans le vallon du Kwakkelbeek, de Strombeek à Grimbergen. Réunion à Strombeek (église) à 14 h. 15 (arrêt des trams vicinaux G et S). Départ à 14 h. 30 précises. Retour en tram à Bruxelles, au départ de Grimbergen, à 19 h. 15 précises.

Jeu 15 mai (Ascension)

Ravissante promenade par les pittoresques hameaux de Kattebroek et d'Elegem.

Réunion à la place Emile Bockstaël, à Laeken (arrêt des autobus 46 et 49). Départ à 14 h. 10 précises pour le Square de Croly. Retour en tram 19 pour Bruxelles, au départ de Grand-Bigard.

Dimanche 18 mai

Circuit d'une journée, en car, dans la région sud-ouest du Brabant ainsi qu'au Plan incliné de Ronquières.

Départ à 8 heures précises au coin de la chaussée d'Anvers et du boulevard Baudouin.

Itinéraire : Hal, Tubize, **Rebecq-Rognon** (visite des curiosités de la localité), Braine-le-Comte, Henripont, **Ronquières** (visite au Plan incliné avec projection cinématographique), déjeuner ad libitum. Au retour : départ de Ronquières vers 14 h. 30 pour Nivelles, Iltre, **Braine-le-Château** (visite des curiosités), Hal, Huizingen, Tourneppe, Alsemberg et Bruxelles où l'arrivée est prévue vers 20 h. 30. Une notice explicative de ce magnifique circuit sera remise à chaque participant au moment du départ.

Prix de l'excursion : 150 F par per-

sonne (taxe, pourboire du chauffeur et visite à Ronquières compris) à verser au C.C.P. 473.04 du délégué responsable : M. E. Deget, 46, boulevard Emile Bockstael, à Bruxelles 2, avant le 10 mai 1969 (date limite des inscriptions).

L'Année Erasme sera commémorée

en Belgique et en Brabant

L'Année Erasme sera célébrée en Belgique, du 3 au 6 juin 1969, par une manifestation internationale organisée par le Centre Interuniversitaire d'histoire et d'Humanisme.

Au cours d'un colloque mis sur pied dans le cadre de cette manifestation, une douzaine de spécialistes, tant belges qu'étrangers, parleront du prince des humanistes et de ses rapports avec les Pays-Bas méridionaux.

D'autre part, plusieurs expositions lui seront consacrées, notamment à Bruxelles, à la Bibliothèque Royale, sur le thème « Erasme et la Belgique », à l'Université de Gand : « Erasme et l'Europe », à l'Université de Liège : « Livre scolaire du temps d'Erasme », et au Musée Plantin-Moretus, à Anvers : « L'Humanisme post-erasmien ». Enfin, du 18 au 20 octobre 1969, l'Université de Louvain rendra un hommage tout particulier au fondateur de son Collège.

Des manifestations sont également prévues dans le cadre célèbre de la Maison d'Erasme à Anderlecht.

Ce sera, pour le public, une excellente occasion de redécouvrir le remarquable ensemble architectural qui s'élève dans toute sa pureté au milieu d'un paisible jardin.

Cette demeure patricienne, construite à l'emblème du « Cygne », en 1515, fut illustrée, dès le XVI^e siècle par les séjours que l'auteur de l'« Eloge de la Folie » y fit au cours de sa vie itinérante. Dans les salles au décor Renaissance, le visiteur trouvera réunis les plus rares documents : tableaux, gravures, médailles, éditions princeps, manuscrits etc..., relatifs à Erasme de Rotterdam et à son temps.

Une salle d'archives y est réservée aux chercheurs.

La Maison d'Erasme, 31, rue du Chaipre, à Anderlecht, est ouverte tous

les jours (sauf le mardi et le vendredi), de 8 à 12 h. et de 14 à 17 heures.

Le droit d'entrée est fixé à 5 F par personne.

Les groupes souhaitant bénéficier d'une visite guidée sont priés d'en informer le conservateur quelques jours d'avance. Durée de la visite guidée : 1 heure environ.

Le Château de Gaasbeek a accueilli 80.000 visiteurs en 1968

En dépit du temps exécrable dont nous avons été gratifiés, l'été dernier, le château-musée de Gaasbeek a enregistré, au cours de l'année 1968, le nombre impressionnant de 80.205 entrées, c'est-à-dire, 3.900 de plus qu'en 1967 et 30.000 de plus qu'il y a 6 ans ! Cette progression constante du nombre de visiteurs permet de supposer, sans trop de témérité que bientôt le plafond des 100.000 visiteurs sera atteint, voire crevé.

Sera-ce déjà en 1969, année au cours de laquelle le souvenir de Pierre Bruegel le Vieux sera plus particulièrement évoqué (une exposition comportant les reproductions des principales œuvres du génial artiste est d'ores et déjà prévue du 6 juin au 13 juillet) ? Pour peu que le soleil retrouve une partie de cet éclat qui lui fit tant défaut au cours des dernières saisons, tous les espoirs sont permis.

Signalons que le château-musée de Gaasbeek sera accessible cette année, du 2 avril au 30 octobre, aux jours et heures ci-après : les mardis, jeudis, samedis, dimanches et jours fériés, de 10 à 17 heures; toutefois durant les mois de juillet et d'août, les portes du domaine seront ouvertes tous les jours sauf le vendredi.

L'entrée générale comprenant la visite du parc et du château reste fixée à 10 F par personne; pour le parc seul : 5 F. Une réduction de 50 % sur le prix de l'entrée générale est accordée aux groupes de 20 personnes et plus. En outre, les écoles bénéficient de l'entrée gratuite les mardis, jeudis et samedis. Un vaste parking a été aménagé près de l'entrée du château. Une redevance modique de 5 F par véhicule est perçue pour son usage.

En 1972 sera inauguré à Bruxelles le premier « World Trade Center » européen

Le premier « World Trade Center » européen vient d'être créé à Bruxelles. Il sera érigé au « Quartier Nord » où le Centre International Rogier constitue déjà, en quelque sorte, le premier élément de ce vaste complexe commercial.

L'héliport de l'Allée verte - situé près des terrains où le Centre sera érigé - sera très bientôt remis en service et l'embryon du Centre sera installé prochainement dans l'immeuble-tour de la place de Brouckère.

Ce « Centre de commerce mondial » demandera un investissement estimé à 12 milliards. Tous ceux qui ont une activité commerciale internationale (importation, exportation) peuvent y acquérir un emplacement.

Cinquante mille personnes vivront au centre qui comportera un hôtel de luxe de quatre-vingts à cent chambres. On y ouvrira des librairies internationales, un restaurant, une cantine, une crêperie, une cafétéria, un salon de coiffure, une teinturerie-repassage, un drugstore, des grands magasins, des agences de voyages, un centre d'assistance médicale, une garderie d'enfants, des cinémas, des théâtres...

Il comprendra aussi des groupes d'assurances, de banques et de notariat, des bureaux internationaux d'avocats, d'architectes, d'ingénieurs...

La circulation entre les différents blocs sera assurée à l'aide de trottoirs roulants. D'autre part, le centre, qui sera desservi par les « T.E.E. » et le métro, disposera de voitures avec ou sans chauffeur et d'hélicoptères, chacune des tours de 115 m. de haut étant surmontée d'une piste d'atterrissage, tandis qu'un « aéroport d'affaires » sera créé à Bruxelles-National.

D'ores et déjà, des emplacements sont retenus par l'Autorité du Port de New York et par l'Etat de Virginie, tandis que villes et provinces belges, dans le but de défendre leurs industries et d'attirer les investisseurs, s'intéressent vivement à ce premier « World Trade Center européen » dont l'achèvement est prévu pour 1972.

Les Serres Royales de Laeken seront ouvertes dans le courant du mois de mai

Tous les ans, les Serres Royales de Laeken ouvrent leurs portes pendant une quinzaine de jours. Des milliers de visiteurs profitent, chaque fois, de cette faveur pour découvrir ou redécouvrir la magnificence et la beauté de ces parterres où la flore exotique est remarquablement représentée.

Cette année encore les Serres Royales de Laeken seront accessibles au public les jeudi 1^{er} mai, samedi 3 mai, dimanche 4 mai, mercredi 7 mai, samedi 10 mai, dimanche 11 mai, jeudi 15 mai (Ascension), samedi 17 mai et dimanche 18 mai, chaque fois, dans l'après-midi, de 14 à 18 heures. Ces visites sont entièrement gratuites.

En outre, les serres illuminées pourront, à titre exceptionnel être visitées, en soirée, de 21 à 23 heures, les jours suivants : vendredi 2 mai, vendredi 9 mai, mercredi 14 mai et vendredi 16 mai. Pour ces visites du soir, il sera perçu un droit d'entrée de 50 F par personne au profit des œuvres de la Reine Fabiola. Les enfants et adolescents de moins de 18 ans bénéficieront toutefois de l'entrée gratuite.

L'entrée s'effectuera par la porte du débarcadère privé, avenue du Parc Royal, à proximité du Gros Tilleul.

Le nouveau « Mistral » est entré en service

Créé en 1950, le train « Le Mistral » qui relie journellement Paris et Nice est rapidement devenu en raison de sa vitesse et de son confort l'un des trains européens les plus célèbres. En 1956, le matériel d'origine était remplacé par des voitures équipées de la climatisation et en 1965 « Le Mistral » était intégré au réseau Trans-Europ-Express.

Depuis le 9 février 1969 « Le Mistral » est composé de voitures nouvelles de très grand confort et est accéléré de façon appréciable.

Les nouvelles voitures du « Mistral » s'apparentent aux voitures des trains T.E.E. actuellement en service entre Paris-Bruxelles et Amsterdam.

Outre des voitures sensiblement analogues à celles du type T.E.E. Paris-

Bruxelles-Amsterdam, « Le Mistral » a désormais une voiture bar-bibliothèque de conception entièrement nouvelle; en plus du bar, elle comporte une « boutique » où les voyageurs peuvent se procurer des livres, des journaux et également des « articles de Paris », un « secrétariat », à la disposition des hommes d'affaires, tenu par une hôtesse, enfin, un « salon de coiffure » et de manucure pour dames et messieurs. Depuis le 9 février « Le Mistral » bénéficie des avantages résultant de l'électrification complète de la ligne Marseille-Vintimille ainsi que de nouvelles accélérations entre Paris et Marseille.

Il relie Paris à Nice en 9 h. 08 à 119 km/h. de moyenne (gain : 34 minutes sur l'horaire ancien), Paris à Marseille en 6 h. 42 à 128,7 km/h. de moyenne et Paris à Lyon en 3 h. 47 à 135,3 km/h.

Dans le sens Côte d'Azur - Paris, « Le Mistral » quitte Nice à 14 h. 30 (au lieu de 13 h. 41) et Marseille à 16 h. 52 (au lieu de 16 h. 17) pour arriver à Paris à 23 h. 36.

D'autre part, depuis le 10 février 1969, un nouveau train T.E.E. « Le Lyonnais » est mis en circulation entre Paris et Lyon.

Dans le sens Paris-Lyon, « Le Lyonnais » part de Paris à 10 h. 30 et arrive à Lyon à 14 h. 17 et au retour quitte Lyon à 19 h. 15 pour arriver à Paris à 23 h. 00.

Prochainement, « Le Lyonnais » sera composé de voitures du même type que celles du nouveau « Mistral ».

(Communiqué)

Le XI^e Rallye touristique des Ardennes aura lieu le jour de l'Ascension (15 mai)

Sous le haut patronage du Gouverneur de la province de Luxembourg et du Commissaire général au Tourisme, la Fédération touristique du Luxembourg belge organise, avec la collaboration du R.A.C.B., de l'Ecurie du Val-d'Or (Florenville) et du Marche-Auto-Club, le jeudi 15 mai 1969 (Ascension), le XI^e Grand Rallye touristique des Ardennes. Le droit d'inscription est fixé à 250 francs par voiture. Le bulletin d'engagement dûment rempli et accompagné du droit d'inscription, devra être ren-

voyé à M. Yves Leleu, rue Redouté à Saint-Hubert, pour le 6 mai 1969. Passé ce délai, les engagements seront encore admis, mais dans ce cas, le droit d'engagement sera majoré de 50 francs.

Le départ sera donné le 15 mai 1969 de 9 h. à 9 h. 30 dans différentes localités du Luxembourg, au choix des concurrents, soit : Barvaux, Houffalize, Marbehan et Wellin.

Les concurrents devront tous, par des itinéraires judicieusement établis, afin de leur faire sillonner les sites les plus caractéristiques de la région, et dont le détail et les contrôles de passage leur seront précisés au départ, rallier Saint-Hubert où la remise des prix se déroulera vers 18 h. 30 au Palais abbatial.

Le rallye ne constitue pas une épreuve de vitesse, les itinéraires ne présentent aucune difficulté particulière pour les participants dont l'esprit d'observation, les qualités de courtoisie, d'esprit d'à-propos, de sagacité et même de virtuosité, tant des conducteurs que des passagers seront mis à l'épreuve cependant.

De nombreux prix récompenseront les gagnants. Les organisateurs déclinent toute responsabilité pour les incidents ou accidents pouvant survenir à l'occasion du rallye. Les voitures devront répondre aux exigences légales. Pour raison de sécurité, le comité organisateur se réserve le droit de limiter, au-delà de 200, le nombre d'inscriptions. Le règlement et le bulletin d'engagement peuvent être obtenus, sur simple demande adressée à M. le Secrétaire général de la F.T.L.B., 7, Clairue, La Roche-en-Ardenne (Tél. : 084/413.75).

Comme ceux des années antérieures, ce rallye sera une épreuve exclusivement touristique; il ne s'agira donc ni de vitesse, ni d'endurance; quelle que soit la marque ou la force des voitures, chacun peut s'inscrire en toute quiétude avec les membres de sa famille. Le vainqueur de 1956 participait pour la première fois à un rallye ! Celui de l'an passé, pour la deuxième fois seulement ! La valeur des prix qui récompenseront les meilleurs équipages s'élève à quelque 75.000 francs. Premier prix : un téléviseur portatif.